



HAL
open science

L'architecture afro-brésilienne de la côte du Golfe du Bénin, Un genre imparfait, entre ignorance et oubli.

Alain Sinou

► **To cite this version:**

Alain Sinou. L'architecture afro-brésilienne de la côte du Golfe du Bénin, Un genre imparfait, entre ignorance et oubli.. Caroline gaultier. patrimoines oubliés de l'Afrique, Riveneuve éditions, pp.107-195, 2011. hal-00700729

HAL Id: hal-00700729

<https://hal.science/hal-00700729>

Submitted on 23 May 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alain Sinou

Professeur à l'Université Paris 8 – Centre de recherches historiques

Janvier 2011

L'architecture afro-brésilienne de la côte du Golfe du Bénin, Un genre imparfait, entre ignorance et oubli.

A l'heure où tout témoignage du passé devient objet de culte patrimonial, l'architecture « afro-brésilienne », remarquable sur les côtes de quatre pays africains, Nigeria, Bénin, Togo et Ghana, produite entre le milieu du XIXe et du XXe, et dont l'esthétique, qualifiée de baroque, contraste avec les autres types d'habitat présents dans cette région, demeure encore largement méconnue. Elle n'apparaît dans aucun des sites inscrits dans ces pays au patrimoine mondial de l'humanité, ne fait pas non plus l'objet de mesures conservatoires dans ces pays, au risque de disparaître à court terme, comme si elle peinait à accéder à cette qualification patrimoniale, comme si ce processus posait problème¹.

Les causes de cette ignorance ou de cet oubli à l'échelle internationale sont multiples, souvent plus d'ordre politique que scientifique. Néanmoins, la timidité des experts à qualifier cette production sous-tend peut-être une difficulté réelle, liée tant à ses spécificités qu'aux outils mobilisés pour l'évaluer.

Nous examinerons ici dans quelle mesure cette architecture peut être analysée en termes de style, ou de « tradition constructive² ». Pour cela, nous chercherons d'abord, à caractériser les acteurs qui la développent, maîtres d'ouvrage et maître d'œuvre, et à définir leurs rôles et leurs statuts dans cette société de comptoirs puis de villes coloniales, puis à dégager les récurrences formelles dans cette production, les règles qui s'en dégagent, les déclinaisons qui en sont faites, et leurs évolutions dans le temps.

Le terme « Afro-Brésilien » ne désigne l'ensemble des Africains déportés au Brésil dans le cadre de l'économie de traite négrière, comme l'appellation « Afro-américain ». Il est employé pour qualifier certains d'entre eux qui retournèrent en Afrique et formèrent une communauté originale, encore présente aujourd'hui.

Le qualificatif « afro », est censé renvoyer à une origine commune, continentale, même si ladite population ne se réfère guère à cette identité de nature géographique, qui a d'abord un sens pour ceux qui sont extérieurs à ce continent. Malgré des traits raciaux communs avec les habitants des côtes africaines, cette population s'en différencie à bien des égards, notamment par des pratiques culturelles et sociales acquises au Brésil. D'ailleurs, pour bien se différencier des autochtones, qui les qualifieront de « Brésiliens ou d'Agouda³ », ils se dénommeront souvent « Créoles ». L'habitat sera également un moyen d'affirmer leur singularité.

¹ Néanmoins, cette absence ne signifie pas pour autant que ces formes ne possèdent pas vis-à-vis d'autres destinataires, une valeur mémorielle, notamment pour la communauté qui l'a produite. Cf. la différence établie par Françoise Choay, *l'allégorie du patrimoine*, entre monument historique et monument, qui recouvre le rapport Histoire/mémoire.

² Nous entendons par tradition, une pratique sociale que peuvent s'approprier des acteurs, souvent ignorants des raisons qui l'ont suscitée. Cf. Hobsbawm/ Ranger *the invention of tradition*.

³ Ce terme serait une déformation de Ajuda, l'appellation portugaise de Ouidah, le plus gros comptoir d'esclaves de la région, où s'établirent des traitants portugais et brésiliens.

I - Les conditions de développement d'une communauté⁴

REPERES CHRONOLOGIQUES

XVe siècle	Arrivée des Portugais sur les côtes du Golfe de Guinée
1482	Construction du fort portugais de el Mina, sur la côte de l'Or
1530	Fondation de Salvador, capitale de la colonie portugaise du Brésil
1733	Contrôle de Ouidah par le royaume d'Abomey
1788	Arrivée du « Chacha de Souza à Ouidah
1807	Prohibition de la traite négrière par les Anglais
1821	Loi interdisant l'arrivée de nouveaux esclaves au Brésil et punissant d'amendes les importateurs.
1822	Indépendance du Brésil
1835	Révolte des Malé à Bahia.
	Expulsion d'esclaves et affranchis vers la Côte des Esclaves
1851-1861	Contrôle anglais de l'île de Lagos
1863	Résident français à Porto-Novo
1860 / 1870	Départ des derniers navires négriers de la côte des esclaves
1888	Abolition de l'esclavage au Brésil
1891	Fin de la résistance du roi d'Abomey et Colonisation française du Dahomey
1914	Fin de la conquête coloniale anglaise du territoire du Nigeria
1960	Indépendance du Nigeria et du Dahomey

Le mouvement de retour vers l'Afrique débute à la fin du XVIIIe siècle, mais ne se chiffre annuellement qu'en dizaines de personnes jusqu'aux années 1830, moment où il s'accélère en raison d'une crise que traverse le Brésil, indépendant depuis 1822. Ce pays, où les esclaves font fonctionner tous les secteurs de l'économie, est confronté à des révoltes de plus en plus nombreuses, qu'appuient de nombreux affranchis. Craignant une expérience à la « haïtienne » (où mulâtres et noirs prennent le pouvoir en 1804), le nouvel Etat, toujours dirigé par une minorité d'ex-colons portugais, tente de se débarrasser des meneurs et des fauteurs de trouble en les renvoyant en Afrique. En 1835 et 1836, à la suite d'une tentative d'insurrection dans la capitale, Bahia, plus de 700 « Africains » sont « rapatriés ». D'autres expulsions auront lieu ultérieurement, les peines d'emprisonnement étant commuées en bannissement.

Néanmoins la majorité des départs fut volontaire, et émanent « d'Affranchis », qui vendront tout ou partie de leurs biens (immeubles, esclaves) avant d'embarquer. Cette démarche peut être la conséquence d'une difficulté à trouver une place dans la société brésilienne alors en mutation, du désir d'améliorer leur condition, comme d'une certaine nostalgie vis-à-vis d'un référent puissant, l'Afrique, et de la curiosité de s'y confronter, voire d'affirmer leur statut d'homme libre pour ceux qui en étaient partis un peu plus tôt en tant qu'esclaves.⁵

⁵ Les sources écrites émanent principalement des voyageurs occidentaux et d'administrateurs coloniaux. Les travaux des historiens, encore peu nombreux, se réfèrent toujours au travail de Pierre Verger, effectué au début des années soixante. Nous nous y référons largement dans cette étude. Par ailleurs, lorsque les sources des

Le mouvement de retour prend de l'ampleur dans la deuxième moitié du XIXe siècle avec l'implantation des autorités anglaise et française sur cette côte⁶. Alors qu'en 1853, Lagos aurait compté 130 Afro-Brésiliens⁷, 1237 « rapatriés » y sont dénombrés en 1871, 2732 en 1881, et 3144 en 1886, sur une population alors de 37458 habitants (dont 111 Européens)⁸, soit presque 10% de la population contre 0,3 % pour la population « blanche ». Ces chiffres suggèrent qu'une grande majorité des Afro-Brésiliens demeurent à Lagos, ce que corroborent les évaluations de Burton (1862) qui ne compte qu'une trentaine de Brésiliens à Ouidah, dont « dix Africains libérés », et du Résident français qui estime en 1884 à environ 200, le nombre de « créoles » à Porto-Novo, soit environ 1% de la population.

Néanmoins, une soixantaine d'années après les premiers arrivants, il semblerait logique que ces émigrés, pour la plupart des hommes⁹, probablement plutôt jeunes pour entreprendre cette aventure, qui prennent localement des épouses et ont une descendance, constituent une communauté bien plus large.

Ces données sont parfois contradictoires et sujettes à caution : dans la mesure où celles produites sur place semblent inférieures à certaines données de départ, on peut imaginer que des Afro-Brésiliens aient pu revenir au Brésil (en rembarquant sur un navire négrier), voire que ceux à qui des passeports furent délivrés à Bahia ne partirent pas tous. Ces chiffres permettent néanmoins de fixer des ordres de grandeur, et confirment que le nombre d'Afro-Brésiliens émigrant vers cette côte se chiffre en milliers, et demeure inférieur à la dizaine de milliers¹⁰. Le mouvement de retour s'achève à la fin du siècle, l'abolition de l'esclavage au Brésil en 1888 contribuant fortement à cet arrêt (l'acte législatif et la disparition de toute comptabilité ne signifie cependant pas l'arrêt absolu et immédiat du processus).

Comparés à la population d'esclaves brésiliens, près de deux millions vers 1820, ces départs sont négligeables. A l'échelle de Bahia, d'où ils partent, (même si certains ont pu venir de régions de plantations ou de mines) ce mouvement est également marginal : la ville compte à la veille de l'abolition, environ une centaine de milliers d'esclaves¹¹.

En Afrique, ces arrivées, étalées sur au moins une cinquantaine d'années, doivent être aussi mises en perspective avec les centaines de milliers d'habitants présents dans cette région, une des plus densément peuplées du continent, d'autant que ce processus migratoire est géographiquement très localisé. La quasi-totalité des Afro-Brésiliens se fixe sur un territoire compris entre Lagos et Accra, ignore le monde rural, et s'établit dans moins d'une dizaine de comptoirs situés en bordure ou à proximité de l'océan, peuplés alors de quelques milliers à

données factuelles ne sont pas citées, elles émanent généralement de nos recherches menées sur les villes de Porto-Novo et de Ouidah.

⁶ Entre 1820 et 1868, environ 2200 passeports sont délivrés à Bahia à des « Africains ». Leur nombre évolue selon les années entre 4 et 119 (excepté 1835 et 36), pour une moyenne de 33 pendant toute cette période. Verger page 633. Ces chiffres demeurent indicatifs, des « Africains » ayant pu émigrer sans passeport.

⁷ Cette évaluation faite par le consul anglais, Campbell est à comparer avec les 1428 passeports délivrés à Bahia délivrés à des Africains entre 1820 et 1853 comptabilisés par P. Verger (page 33), sachant que Lagos est décrit comme leur premier pôle d'implantation.

⁸ Cf. Verger, page 622.

⁹ Entre 1882 et 1886, sur les 412 rapatriés à Lagos, on compte 50 femmes et 17 enfants. Verger page 622.

¹⁰ Ce chiffre est l'estimation la plus haute que proposent plusieurs sites internet de descendants d'Afro-Brésiliens en se référant à des travaux de chercheurs qui ne sont jamais cités. On peut penser qu'ils aient affectivement tendance à augmenter l'importance numérique de cette population. Anna Lucia Araujo (2009) donne une fourchette haute de 8000 personnes. Les variations (du simple au triple) peuvent également résulter du fait que certains Brésiliens adoptent à leur retour un nom yoruba, et peuvent user des deux appellations, d'où une difficulté supplémentaire pour les recenser.

¹¹ Verger page 623. Une autre donnée fournie page 291-92 évalue la population de cette ville en 1811, à 80000 habitants, dont 18000 blancs ou mulâtres. Est-ce-à-dire que tous les autres sont noirs, et par extension esclaves ? Ce chiffre est contredit par H. Guttierrez qui indique que la ville aurait compté en 1820 52000 habitants. http://www.persee.fr/showPage.do?urn=pop_0032-

quelques dizaines de milliers d'habitants. Paradoxalement, cette communauté ne peut être qualifiée d'importante, d'un point de vue quantitatif, que si on la compare au nombre d'Européens présents au début du XIXe siècle dans ces places, qui se chiffrent en dizaines.

Les comptoirs constituent une forme d'urbanisation originale de différents points de vue. Alors que dans d'autres systèmes économiques et politiques, la fondation et la croissance des villes résultent en grande partie d'acteurs « autochtones », les comptoirs naissent et prospèrent grâce à la présence d'« étrangers », en lien constant avec des sociétés éloignées des terres où ces établissements sont implantés. En d'autres termes, le comptoir, produit du mercantilisme, dépend toujours d'un monde extérieur, et n'est jamais enclavé à l'intérieur d'un territoire. En outre, les acteurs institutionnels (Etat, Eglise...) qui façonnent en Europe le développement urbain et marquent sa structuration spatiale, sont singulièrement absents de ce type d'urbanisation, portée principalement par des commerçants. Enfin, le comptoir n'a pas la pérennité des villes occidentales, du fait de la mobilité de leur population, qui résulte de l'instabilité des réseaux commerciaux. La conjugaison de ces traits concourt à y produire une organisation sociale, radicalement différente de celles existant dans leur environnement local, et une organisation spatiale originale, aussi éloignée de l'urbanité occidentale que des villes créées par les sociétés que les traitants côtoient.

Les comptoirs de cette côte seront fondés par des commerçants occidentaux qui, après y avoir acheté des productions agricoles (gomme arabique, indigo, poivre...), développeront pendant plusieurs siècles la traite des esclaves¹². La singularité de ce négoce entre les côtes du Golfe de Guinée et le Brésil est son caractère essentiellement bilatéral (et non triangulaire). La culture de plantations au Brésil rend possible une relation directe, le tabac servant de monnaie d'échange¹³.

La domination politique du Portugal prend fin au XVIIe siècle, au profit des Hollandais, des Anglais et des Français qui s'emparent de ses places fortes (El Mina...) et fondent d'autres comptoirs, mais les traitants portugais (souvent venus du Brésil) demeurent dans les comptoirs, notamment à Ouidah, un des plus prospères jusqu'au milieu du XVIIIe siècle : entre 1701 et 1725, 375 000 y auraient transité, puis 180 000 entre 1725 et 1745¹⁴. Contrairement aux autres places, à l'existence souvent éphémère, Ouidah perdurera jusqu'à la disparition de ce négoce, et accueillera des représentants de compagnies de commerce de toutes nationalités, française, anglaise, portugaise, qui construiront chacun un fort¹⁵, mais également danoise, hollandaise, suédoise.

Les fluctuations du commerce dans un comptoir résultent de la concurrence et des guerres auxquelles se livrent les royaumes pourvoyeurs d'esclaves. Après la conquête de Ouidah par le Dahomey en 1727 (qui la contrôlera jusqu'à la conquête coloniale), les autres royaumes côtiers suscitent la création de nouveaux comptoirs, plus à l'est, dans une région sous la tutelle du royaume yoruba d'Oyo, auquel sont inféodés tous ces petits Etats (Porto-Novo, Lagos...).

C'est dans ce contexte que les comptoirs d'Apa et de Badagry se développent, dès les années 1730, pour concurrencer Ouidah : entre 1750 et 1751, 17 200 et 31 800 esclaves auraient été exportés depuis ces places¹⁶. Porto-Novo, devient à son tour un important comptoir après

¹² Le premier convoi d'esclaves venus d'Afrique arrive en Amérique en 1520. Les historiens évaluent à environ sept millions le nombre d'esclaves exportés depuis les comptoirs du golfe de Guinée, (du Ghana jusqu'à l'Angola), sur un total d'environ onze millions d'Africains déportés en Amérique.

¹³ En 1758, les esclaves se négocient entre à Porto-Novo entre 8 et 12 rouleaux de tabac contre 13 à 16 à Ouidah. Cité par Verger page 207.

¹⁴ Cf. Brigitte Kowalsky « *acquérir le bois d'ébène : les comptoirs de traite sur la côte des Esclaves* ».

¹⁵ Milton Guran rapporte que l'établissement portugais fut construit et entretenu par les traitants de Bahia qui envoyèrent les matériaux nécessaires à son édification.

¹⁶ cf. Brigitte Kowalski, op. cit.

1750¹⁷, mais est vite concurrencé par Lagos. Comme Porto-Novo, ce comptoir doit son nom à des Portugais venus du Portugal ou du Brésil, qui baptisent cette place établie sur une île lagunaire en référence à la lagune (lagoa) ou au « lac » (lago).

Si les livres de compte des négriers apportent des informations assez précises sur les quantités d'esclaves déportés : le nombre d'esclaves traités annuellement dans un comptoir dépasse souvent les dix mille, atteint parfois les vingt mille. En revanche, les données concernant les populations résidentes sont bien plus floues. En 1772, Ouidah aurait compté environ 10 000 habitants, ce qui laisse supposer que ce comptoir aurait pu accueillir une population plus importante au début du siècle, à une époque où le nombre d'esclaves qui y transitaient chaque année était plus élevé (il semble cohérent d'établir une corrélation entre le nombre d'esclaves transportés et la démographie du comptoir, qui ne vit que par cette économie¹⁸).

En outre, toute estimation de population doit prendre en compte son instabilité, à l'image de ces places qui peuvent disparaître du jour au lendemain, comme Jackin, rasé par les troupes d'Abomey lors de la conquête de la côte. De plus les alizés, qui accélèrent la vitesse des navires traversant l'océan, sont saisonniers et suscitent une « saison de traite », étalée sur quelques mois. La population du comptoir gonfle alors en raison de la présence de centaines voire de milliers d'esclaves, gardés par des soldats, et de l'arrivée des négriers qui ont besoin d'employés, porteurs, traducteurs... Lorsque la saison prend fin, le comptoir se vide, les habitants « temporaires » retournant dans leurs villages et vaquant à d'autres activités (culture, pêche, chasse d'esclaves) ; et si la saison suivante, les convois d'esclaves arrivent dans une autre place, tous, du piroguier au traitant, émigrent. Dans ce contexte, l'investissement dans l'habitation a peu de sens, et les habitants temporaires se contentent de trouver asile dans les domaines des familles établies dans le village accueillant les « comptoirs ».

La majorité des « rapatriés » arrivent à Lagos, le comptoir le plus dynamique de la région et la destination principale des navires en provenance du Brésil, qui passera sous contrôle britannique dès 1851 (en 1859, environ 30 000 habitants y sont dénombrés¹⁹). D'autres s'installent plus à l'ouest, Badagry, Porto-Novo, Ouidah, Agoué. Peu nombreux sont ceux qui émigrent plus à l'intérieur, vers les aires culturelles d'où ils sont issus.

Leur établissement n'est pas toujours pérenne. En fonction des opportunités de commerce ou des protections politiques, ils se déplacent d'un lieu à l'autre, à l'échelle d'un territoire relativement restreint. Les comptoirs ne sont distants entre eux que de quelques dizaines de kilomètres et sont facilement accessibles par mer ou par la lagune côtière.

Le noyau afro-brésilien se construit parfois à partir d'une ou deux familles, voire d'un segment de famille déjà établi sur cette côte : à Agoué, les familles Olympio et Almeda, déjà présentes dans la région, seraient à l'origine de ce peuplement. A Accra, leur établissement remonterait à 1836, lorsqu'un groupe d'environ 70 personnes en provenance de Lagos, aurait été accueilli par le souverain de la place²⁰. Enfin, certaines familles seront présentes

¹⁷ Il n'est pas certain que le comptoir créé vers 1758 soit établi dans le village même de Hogbonou. P. Verger suggère que la première loge a été construite plus près de la mer, (vers l'actuel village de Sémé).

¹⁸ L'information apportée par le chevalier Damon (Verger page 130) qui, en 1698, stationne au large de Ouidah six semaines, et note que pendant cette période, il assiste à la vente de 2300 esclaves, et donne un autre élément d'appréciation. Les navires restent plusieurs semaines dans le comptoir, le temps de remplir les cales, ce qui ne veut pas nécessairement dire qu'ils attendent l'arrivée d'esclaves. La négociation sur place avec les chefs locaux peut durer, d'autant que la présence simultanée de plusieurs navires peut faire durer les enchères

¹⁹ cf. Pauline H. Baker, *urbanization and political change : the politics of Lagos*, Berkeley University of California Press 1974.

²⁰ Cf. <http://anthrocvitas> – Afro-Brazilians from Ghana/Togo/Benin/Nigeria

simultanément dans plusieurs comptoirs, et disposeront dans chacun d'une ou plusieurs habitations.

Cette communauté est composite, réunit des esclaves expulsés et des affranchis venus volontairement. Certains sont arrivés de leur vivant au Brésil, ont connu l'expérience de l'exil et du déracinement ; d'autres y sont nés et leurs familles y résident depuis une ou plusieurs générations. Leur religion également diffère. Les uns sont catholiques, d'autres musulmans, d'autres animistes, et nombreux sont ceux qui adorent dans le même temps la Sainte Vierge et Mami Wata.

Quant à leurs origines géographique et ethnique, elles ne sont pas toujours faciles à établir et varient selon les périodes. Jusqu'au XVII^e siècle, une part importante des esclaves du Brésil viennent des côtes ouest du continent (Sénégal, Gambie...). A partir du XIX^e siècle (voire depuis la fin du XVIII^e), ils viennent plutôt du monde Haoussa et Yoruba, et sont en majorité musulmans²¹, cette prédominance s'expliquant par les guerres menées alors par l'empire peul de Sokoto.

Au XVII^e et XVIII^e siècles, les origines sont plus diversifiées. Ceux qui arrivent à Bahia proviennent presque tous de la Côte des Esclaves (contrairement à ceux qui arrivent à Rio qui viennent d'Angola et du Congo, les côtes ouest du continent étant tournées vers les Antilles et les Etats-Unis). Beaucoup sont issus pour de l'intérieur du continent, mais une part est aussi capturée dans les royaumes côtiers. Le qualificatif « dahoméen », que les traitants leur attribuaient, ne désignait pas leur origine, mais simplement le fait d'avoir été acheté au royaume du Dahomey, c'est-à-dire à Ouidah. La diffusion des cultes vodoun au Brésil indique que certains viennent des régions côtières ou proches de la côte où s'est forgé ce système de croyance et où l'islam était encore peu diffusé. Enfin, un petit nombre d'esclaves originaires de Cuba aurait également rejoint cette côte après avoir transité à Bahia.

Par ailleurs, les Afro-Bréiliens s'établissent sur cette côte en même temps que les « Saros » (contraction de Sierra Leone). Libérés des négriers par les Anglais lors de leur transfert maritime, ces esclaves sont évacués vers le Sierra Leone et le Liberia. Quelques milliers quitteront ensuite ces pays, après un séjour plus ou moins long, pour rejoindre la Côte des Esclaves, plus proche des terres où ils ont été capturés.

Au-delà de leurs origines diverses, tous ces hommes de race noire ont en commun de se considérer comme différents des populations qui peuplent ces côtes. Leur parcours migratoire forcé, ou celui de leurs ascendants, les ont conduits à connaître une autre société, à apprendre à y survivre (dans l'esclavage) et à acquérir un autre statut (en devenant affranchis), alors que les populations côtières, plus sédentaires, ne connaissent depuis des siècles qu'une économie esclavagiste, suscitant des conflits permanents entre les royaumes, et ne voient du monde occidental que les négriers. Dans ce contexte, l'agriculture reste vivrière, l'innovation rare, la richesse se mesure essentiellement au nombre d'esclaves possédés, et ces sociétés demeurent fermées vis-à-vis du monde extérieur, comme en témoigne l'installation des souverains de ces royaumes dans des capitales éloignées des côtes, où jamais ils ne se rendent.

Les Afro-Bréiliens, esclaves comme affranchis, ont un spectre plus large, ont découvert au Brésil d'autres modes de vie et un autre contexte culturel. Les esclaves des plantations, comme ceux des mines, connaissent la richesse qu'elle procure aux maîtres et l'usage qu'ils en font, ainsi que les techniques d'exploitation. Dans les villes, ils servent leurs propriétaires dans leurs demeures comme domestiques ou travaillent à l'extérieur (vendeur de rue, porteur, apprenti...) pour répondre aux demandes d'une société qui s'enrichit et se développe. Certains assistent des artisans et des commerçants et acquièrent des compétences techniques

²¹ Anna Lucia Araujo (op. cit.) précise que sur les 7000 esclaves qui arrivent en moyenne au Brésil pendant les trois premières décennies du XIX^e siècle, la plupart proviennent du Nigeria et du Bénin.

et entrepreneuriales, peuvent gagner de l'argent et parfois racheter leur liberté. Une fois affranchis, nombreux sont ceux qui utilisent leur savoir faire pour monter des négoce²².

En arrivant dans les comptoirs, ils découvrent ou retrouvent une société centrée sur une seule activité, qui traverse une crise liée à l'interdiction par les Européens de la traite transatlantique. L'arraisonnement par les Anglais des navires négriers, dont les cargaisons n'arrivent plus toutes à Bahia, réduit les profits des traitants, et par conséquent ceux des souverains qui les approvisionnent, et des dépendants qui les entourent. La concurrence s'accroît entre royaumes, les conflits aussi. Cette situation pourrait même susciter à certains moments dans les capitales et les comptoirs un trop plein d'esclaves, de plus en plus difficiles à exporter, faute d'acheteurs²³.

Quel que soit leur statut au Brésil, les « Afro-Brésiliens » ne remettent pas en cause pas l'esclavage (ils ne connaissent pas d'autre organisation sociale), mais s'insurgent seulement contre le pouvoir de leurs maîtres et contre leur oppression personnelle. Il n'est donc pas surprenant qu'arrivés en Afrique, ils deviennent à leur tour des acteurs de l'économie négrière, la principale activité et source d'enrichissement, jusqu'à sa disparition dans les années 1860. Ils n'ont d'ailleurs guère d'alternative car ils doivent s'accommoder du pouvoir des rois négriers et des traitants déjà installés. Leur séjour au Brésil et leur statut les a conduits à bien connaître ce commerce, notamment les intermédiaires à Bahia ainsi que les tarifs, toutes choses utiles aux traitants installés dans les comptoirs depuis des décennies, voire des générations.

Aussi, tous tissent des liens dans les comptoirs avec les traitants, qui ne constituent pas non plus une communauté homogène, même s'ils ont presque tous dans cette région un lien avec le Portugal. Certains, originaires du Brésil, conservent des liens avec le ce pays (famille, biens...), font des allers-retours entre l'Afrique et l'Amérique. D'autres, établis depuis des générations, bien que venus du Brésil, sont plus proches des « Luso-Africains », ces Portugais venus du Portugal, à partir du XVe siècle (El Mina est fondé par les Portugais en 1471), et devenus avec le temps parfois aussi noirs que les autochtones, ayant oublié jusqu'à leur langue d'origine au profit d'un créole ou des langues locales.

A leur arrivée, les Afro-Brésiliens se rapprochent plutôt de ceux qui ont encore des liens avec le Brésil, avec lesquels ils partagent une langue et certaines pratiques (religion, coutumes alimentaires...). Ils n'ont d'ailleurs souvent pas d'autre choix que de se mettre à leur service pour obtenir leur protection.

Il est souvent complexe de distinguer les différents profils socio-culturels au sien de ces traitants, d'autant qu'ils évoluent avec le temps²⁴. Le Luso-Africain, installé depuis plusieurs générations sur cette côte, en ménage avec plusieurs africaines, propriétaire et négociant d'esclaves, est sans doute plus « assimilé » à la société locale, que l'Afro-Brésilien affranchi et christianisé, commis ou artisan dans un atelier ou une échoppe de Bahia et débarquant à Lagos en se mettant sous la protection du consul anglais. De plus, entre ces deux figures extrêmes, le « Blanc noirci » et le « Nègre blanchi », il existe une multitude de gris, c'est-à-

²² Ce parcours n'est pas marginal et expliquerait en partie la demande permanente d'esclaves dans la société brésilienne et l'intensité de la traite avec ce pays : sur la dizaine de millions d'Africains ayant traversé l'océan, environ la moitié arrive au Brésil. Cf Anna Lucia Araujo op.cit.

²³ Il convient néanmoins de relativiser cette « baisse » car les historiens évaluent tout de même à trois millions le nombre d'esclaves exportés au XIXe siècle, sur une soixantaine d'années, soit environ 27 % du nombre total d'esclaves envoyés en Amérique (sur trois siècles), ce qui rapporté en moyenne par année donne pour les deux premiers siècles une valeur moyenne de 40000 personnes (avec évidemment des moments de pic), et au XIXe siècle une moyenne de 50 000, soit un accroissement moyen de 20%.

²⁴ Peter Mark s'y est risqué à propos des Luso-Africains des côtes sénégalaises et gambiennes en cherchant à mettre en évidence des logiques identitaires *Portuguese style and luso-african identity*.. Sa démarche et ses conclusions constituent un socle d'analyse pour examiner ces « Portugais » du Golfe du Bénin.

dire d'individus qui auront des itinéraires et des codes culturels empruntant aux différents systèmes de valeurs cohabitant dans la société « multiculturelle » du comptoir²⁵.

Les uns et les autres n'ont cependant pas la même place et la même vision du monde. Les Portugo-Brésiliens sont solidement implantés localement. Ils organisent le négoce des esclaves envoyés par le souverain du royaume auquel ils payent un tribut en échange de cette charge et de sa protection. Si ces hommes supportent l'arrivée des « Nègres du Brésil », c'est pour utiliser leurs réseaux au Brésil et leur force de travail ; en revanche, ils luttent contre l'installation des Occidentaux opposés à la traite, leur raison d'être et leur source d'enrichissement sur cette côte.

Les Afro-Brésiliens ne bénéficient pas d'appui local et ont peu de lien avec les autochtones. Il n'est cependant pas certain qu'ils les considèrent comme responsables de leur ancien statut d'esclave, en particulier lorsque leurs ascendants directs ou eux-mêmes sont nés au Brésil. Leur rupture avec l'Afrique résulte à la fois du processus migratoire et de leur statut d'esclave. Claude Meillassoux²⁶ insiste sur le déracinement auquel tous les captifs sont soumis, qu'ils franchissent l'océan ou non, qui les conduit à assimiler la culture des maîtres et à ne conserver que des liens, au mieux symboliques, avec leur terre d'origine. La plupart adoptent les noms de leurs maîtres.

A leur retour en Afrique, certains Afro-Brésiliens l'abandonneront pour revenir à leur ancienne appellation ou choisiront un nouveau nom dans le répertoire local. Parfois, ils useront de l'un et d'autre. La persistance au Brésil de certaines religions originaires d'Afrique (vodoun, islam), souligne également la complexité du référent africain dans les constructions identitaires de cette population, ainsi que des mécanismes d'élaboration de ces identités²⁷.

En revanche, les Africains « de souche » considèrent toujours ces étrangers comme des descendants d'esclaves, statut à leurs yeux imprescriptible ; et à ce titre ils ne sauraient prétendre à une quelconque velléité d'autonomie et méritent même de revenir dans leur condition antérieure. Entre 1820 et 1850, les Afro-Brésiliens de Lagos sont à plusieurs reprises attaqués par les soldats du roi, qui avait pourtant envoyé un émissaire en 1847 à Bahia pour les encourager à revenir. Leurs biens sont volés ou détruits et ceux qui résistent, massacrés ou réduits à l'esclavage, de même que leurs enfants, vendus à des négriers. La situation n'est pas plus facile ailleurs. Le consul anglais qui leur assure sa protection à Lagos²⁸ signale qu'en 1856 un navire brésilien ramenant une soixantaine d'affranchis vers Lagos les déposa à Ouidah où ils furent attaqués par les troupes du roi d'Abomey, dépouillés de leurs biens, tués ou réduits à l'esclavage²⁹.

Lorsqu'ils arrivent à cohabiter pacifiquement, la méfiance et l'animosité perdurent, malgré les mariages des Afro-Brésiliens avec des autochtones, et même lorsqu'ils partagent une même religion. Les Afro-Brésiliens musulmans, pour certains convertis à l'Islam au Brésil, sont considérés comme de mauvais croyants par les musulmans de Lagos. Dans cette ville comme

²⁵ Ce type de questionnement pose implicitement celle du degré d'occidentalisation de ces populations, question éminemment d'actualité dans le contexte de la colonisation, et que l'on peut aborder différemment aujourd'hui, en s'interrogeant sur les conditions de passage à « la modernité ». Le procès migratoire de l'Afro-Brésilien, comme sa confrontation dans sa condition d'esclave au monde des maîtres, lui donnent des capacités d'adaptabilité au changement social que n'ont pas les populations régies par l'économie de traite sur cette côte (cf. sur ce thème de l'adaptabilité sociale *le siècle juif* de Yuri Slezkine, La découverte 2009).

²⁶ *Anthropologie de l'esclavage*, 1986

²⁷ Cf. les propositions de Peter Mark, développées à propos des « Luso-Africains » in *Portuguese style and luso-african identity*

²⁸ Cité par Alan Vaughan-Richards page 261.

²⁹ Cité par Verger page 613

à Porto-Novo, chaque communauté aura sa propre mosquée et s'opposera à de nombreuses reprises³⁰.

Leur adhésion aux cultes vodoun (fortement critiqué par les pères missionnaires³¹. Les divinités qu'ils vénèrent sont « brésilianisées », de même que les rituels, et les cultes spécifiques qu'ils développent contribuent à les distinguer des « indigènes », au même titre que leur habillement, leur cuisine, leurs fêtes (comme le « Burian » qui commémore le moment brésilien), et leur habitation.

C'est la fin de la traite négrière qui va permettre à cette population d'acquérir un nouveau statut. Les Etats européens décident alors de développer dans cette région une économie de plantation, présentée comme une activité de substitution à la traite négrière et comme le seul moyen de la faire disparaître. Cette côte est dédiée à la culture du palmier à huile, dont les usages sont multiples (savon, huile de cuisson, graisses pour l'industrie...).

Comme tout projet agricole, cette économie exige une pacification du territoire et l'introduction de modes d'exploitation que seules ces nations se considèrent capables de mettre en place, dans le cadre de la colonisation. Les Afro-Brésiliens y joueront un rôle, en fournissant les services dont ont besoin les colonisateurs.

Les raisons de cette alliance atypique entre anciens esclaves noirs et Européens résultent du besoin en main-d'œuvre du projet colonial, et des contraintes de son cadre géographique et climatique. Les médecins militaires qui voyagent dans les tropiques ont depuis longtemps repéré que les Européens, civils et militaires, sont décimés par « les fièvres » alors que les indigènes y résistent mieux³². La cause, (elle aussi identifiée au cours du XXe siècle), résulte de la relative immunité qu'acquièrent les autochtones, en contact avec ces maladies depuis leur naissance dans les zones infestées : ceux qui survivent aux primo-infections, résistent pour la plupart aux attaques ultérieures.

Par ailleurs, depuis Vitruve, les Occidentaux savent que les fièvres se manifestent en priorité en milieu chaud et humide ; et les régions lagunaires ainsi que les saisons de pluies sont depuis longtemps repérées comme des milieux de prolifération des miasmes circulant dans l'air, jugées jusqu'en 1900 responsables des fièvres. Dans ce contexte, l'établissement dans la durée d'Européens sous les tropiques est difficile à mettre en oeuvre alors que le projet de mise en valeur agricole de l'Afrique exige la présence de colons pour l'encadrement, comme pour l'exploitation.

Dès la fin du XVIIIe siècle, les Occidentaux, via des sociétés philanthropiques, expérimentent en Afrique subsaharienne des colonies agricoles directement exploitées par des Européens. Qu'ils soient menés par des Anglais ou des Français, sur des îles ou sur la terre ferme, tous s'avèrent un échec³³ : quelques hivernages (saisons des pluies où abondent les moustiques) suffisent pour décimer presque tous les Européens.

La mortalité des Occidentaux n'est guère plus faible dans les comptoirs : entre 1859 et 1861, les trois gouverneurs anglais qui se succèdent à Lagos meurent de fièvres ou de dysenteries. Dans ce contexte, les colonisateurs britanniques, comme français, ont conscience que cette

³⁰ A Porto-Novo, l'animosité entre les deux communautés musulmanes perdurera au moins jusqu'aux années 1920-30. Des émeutes éclateront alors et bloqueront le chantier de la nouvelle mosquée pendant une dizaine d'années. Cf. Marty 1926

³¹ Cf. les récits des Pères Borguero et Lafitte.

³² Même s'ils ignorent les pathologies, principalement fièvre jaune et malaria, ainsi que leurs vecteurs, certains moustiques. Cf. l'analyse de John R. McNeill John R. (2010) qui montre comment la malaria et la fièvre jaune influent sur le déroulement et l'issue des guerres en Amérique.

³³ Sur la presqu'île de Dakar comme aux environs de Saint-Louis : ce dernier, engagé en 1817, commence déjà très mal, les colons embarquant sur la frégate « la Méduse ». Cf. le récit de Mme Dard, veuve Picquart, *une chaumière africaine*, qui narre cette expérience.

mise en valeur ne pourra être « qu'indirecte », et qu'une main-d'œuvre locale est indispensable pour exploiter et administrer ces territoires.

L'arrivée d'immigrants africains est dans ce contexte une aubaine, Saros comme Afro-Brésiliens. Les premiers, qui ont appris des rudiments de langue anglaise et ont été convertis au protestantisme lors de leur séjour au Sierra Leone, assisteront les administrateurs anglais de Lagos. Quant aux Afro-Brésiliens, déjà initiés aux coutumes du monde occidental, mais souvent catholiques et ne parlant que portugais, les autorités anglaises les destinent plutôt à devenir paysans³⁴. Leurs compétences commerciales et artisanales leur assureront très vite une place dans l'économie urbaine.

A Lagos, Le premier consul anglais expulsera tous ceux qui refusent d'abandonner la traite, notamment les « Portugais », mais favorisera l'installation de « Brésiliens » en leur donnant des terrains sur une portion de l'île³⁵. Ceux-ci n'ont aucune gêne à se mettre au service des Blancs, qu'ils ont déjà servis et côtoyés au Brésil. Avec les Saros qui adoptent la même attitude, ils constitueront l'élite noire de la société coloniale, au détriment des « Indigènes », qui s'en plaindront régulièrement auprès des nouvelles autorités³⁶.

Au fur et à mesure que leur établissement définitif se confirme, ils commencent à investir sur place tout en voulant marquer leur singularité vis-à-vis des autres habitants. Progressivement, ils se distingueront des premiers Portugais, notamment en apprenant les langues des colonisateurs. Dans cette logique, la qualité et la beauté de leur habitation témoigneront aussi des particularités de leur communauté et du succès de leur établissement³⁷.

Avec la colonisation effective de ces territoires, la demande croissante en personnel d'encadrement et en services, favorise ce groupe, d'autant que les colons européens sont toujours trop peu nombreux pour les concurrencer. Les Afro-Brésiliens peuvent être comparés à d'autres communautés qui assurent les mêmes fonctions dans d'autres comptoirs puis dans les villes coloniales, au Sénégal, les traitants métis et leurs descendants, qualifiés « d'évolués », et formés par l'administration et les missionnaires. A l'image d'autres groupes « intermédiaires » des sociétés coloniales, les Afro-Brésiliens ne seront pas assimilés aux indigènes de la colonie, comme en atteste la description de Paul Marty, dans les années 1920³⁸ :

Le chef de cette communauté à Porto-Novo, Ignacio Paraíso, (dont le nom islamique est Soulé, c'est-à-dire Souleyman) est « aujourd'hui un gros commerçant et cultivateur. Il a plusieurs maisons et boutiques très achalandées. Ses plantations de café et d'ananas sont florissantes. Il possède des terrains urbains et suburbains de grande valeur. Il roule automobile. »

L'auteur rapporte ensuite quelques éléments du roman familial. Le roi de Porto-Novo, Sodji, aurait convié son père, Jose Paraíso, à venir s'établir dans sa ville vers les années 1850. Le souverain aurait voulu que ce descendant de la famille royale d'Oyo, capturé au début du XIXe siècle et envoyé au Brésil, s'y fixe afin de bénéficier de la protection du puissant royaume yoruba, (face aux attaques du royaume d'Abomey) et lui aurait donné un terrain à cette fin. Mais Paul Marty ajoute aussi la version colportée à la même époque par les

³⁴ Il est possible que la préférence donnée aux Saros par l'administration britannique ait poussé certains Afro-Brésiliens à émigrer vers Porto-Novo, contrôlé par les Français, et plus apte à recevoir des « catholiques », à moins qu'ils n'aient trouvé pendant un temps des conditions plus favorables qu'à Lagos pour continuer le négoce d'esclaves.

³⁵ Cf. Liora Bigon, *an history of urban planning in two west african colonial capital*, page 53. Il n'est pas invraisemblable de penser que quelques Afro-Brésiliens, récalcitrants à arrêter le commerce négrier, aient pu également être expulsés.

³⁶ Cf. Verger

³⁷ comportement courant chez de nombreux émigrés économiques, d'hier et d'aujourd'hui.

³⁸ Paul Marty, *l'islam au Dahomey*, pages 80-100.

détracteurs de ce chef qui clamaient que José Paraíso n'aurait été qu'un garçon coiffeur acheté à Bahia par Domingo Martin, puissant négrier de Ouidah arrivé dans les années 1830, pour suppléer au manque de barbier qualifié sur cette côte...

RECAPITULATIF

L'histoire de la communauté afro-brésilienne croise les mutations économiques et politiques que connaît ce continent en à peine plus d'un siècle, et se décompose en plusieurs temps :

« **l'arrivée** », entre la fin du XVIII^e et le milieu du XIX^e siècle. Les nouveaux arrivants doivent s'adapter aux conditions locales dominées encore par la traite négrière, subissant le pouvoir des rois des royaumes côtiers et s'alliant avec les traitants portuguo-brésiliens des comptoirs, chez lesquels souvent ils logent.

« **l'installation** », jusqu'à la conquête coloniale, à la fin du XIX^e siècle. Les Afro-Brésiliens profitent de l'arrivée des autorités anglaise et française, respectivement à Lagos et de Porto-Novo, et des maisons de commerce occidentales chargées de promouvoir la culture des palmiers à huile, se mettent à leur service. Dans le même temps, ils se dégagent de la tutelle des traitants, et commencent à se construire un habitat spécifique.

« **la consécration** », jusqu'à la fin de la période coloniale, en 1960. Qualifiés d'« évolués », ils constituent un groupe économiquement puissante, au service des intérêts coloniaux. Leur statut privilégié s'exprime notamment dans leur habitat : les maisons à étage, « à la brésilienne », deviennent des modèles et certains Africains « de souche » s'en inspirent pour leur habitat.

« **le déclin** » ? Aux temps de gloire succèdent généralement des moments de déclin, de décadence... Il est tentant d'analyser la disparition du marquage afro-brésilien de l'habitat comme un signe de la perte de pouvoir de ce groupe, voire de sa décomposition. A moins, que ce phénomène résulte d'autres facteurs, que cette communauté intègre, au prix d'abandonner certaines pratiques qui perdent alors leur valeur identitaire. La question mérite au moins d'être posée.

2 - La production architecturale

Illustration 2 – Le domaine du Yovogan à Ouidah et les loges des traitants

A leur arrivée, les Afro-Brésiliens doivent composer avec le groupe qui domine les comptoirs, les traitants, pour la plupart portugais originaire du Portugal ou du Brésil (les compagnies de traite européennes se sont désengagées de cette région au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle³⁹). Sur cette côte, le plus célèbre et un des plus riches est le Chacha de Souza, métis portuguo-amérindien venu du Brésil, qui s'installe comme traitant à Ouidah en 1788 grâce à la protection du roi Guezo. D'autres émigrent plus tard, comme Domingos Jose Martins, originaire de Bahia et présent à Ouidah depuis 1833, où il devient un important traitant d'esclaves avant d'investir le négoce de l'huile de palme. Au début du XIX^e siècle, ces traitants se comptent en dizaines dans la plupart des comptoirs. A Lagos où ils sont les plus nombreux, ils se sont regroupés dans un quartier, qualifié de « portugais ».

Tous ont fondé de grandes familles dans le comptoir en se mettant en ménage avec des femmes rencontrées sur place. Ils possèdent également de nombreux esclaves « de case ».

³⁹ Lié à la critique de ce commerce en Europe (abolition temporaire de l'esclavage en France entre 1793 et 1802). A Ouidah, tous les forts sont alors désertés par les représentants des compagnies et abandonnés.

Chaque communauté familiale et économique réside dans une « loge », composée de constructions en terre, bâties par des esclaves.

Illustration 3 – le domaine du Chacha de Souza à Ouidah

Les voyageurs européens signalent parfois dans ces domaines la présence d'une construction « à la portugaise » où réside le traitant, remarquable par la présence d'une galerie extérieure couverte sur une façade servant d'espace d'accueil, par le badigeonnage des murs extérieurs et intérieurs, et souvent par un moulage en stuc autour de l'entrée, autant d'éléments déclinés dans tous les comptoirs côtiers où se sont établis des Luso-Africains⁴⁰. L'usage de la brique cuite et de la pierre dans certains édifices est également introduit par ces acteurs, notamment dans les comptoirs de la côte rocheuse du Ghana (ex Golden Coast). Mais il semble que sur la Côte des Esclaves, ce sont les traitants brésiliens qui développent cette façon de construire en important ces matériaux depuis le Brésil (placés dans les cales des navires, ils suppléent au manque de lest, les ballots de tabac importés du Brésil pesant nettement moins que les esclaves ramenés au retour).

Aussi, le transport de matériaux de construction ne constitue pas pour le traitant une dépense importante. Il évite d'avoir à les négocier dans les comptoirs des côtes rocheuses (la pierre de la Côte de l'Or est réputé trop friable pour être transportée), et d'avoir à mettre en place dans le comptoir une filière de production (main-d'œuvre spécialisée, four...) destinée à seulement quelques constructions. Quelques esclaves domestiques, formés à l'assemblage des matériaux, suffisent pour bâtir des habitations, qui s'inspireront formellement de celles édifiées dans les villes dont les traitants sont originaires.

Au début du XIXe siècle, ces constructions demeurent en rez-de-chaussée comme l'habitat vernaculaire, mais s'en distinguent par les matériaux et les volumes. La brique cuite permet de concevoir une autre organisation spatiale des bâtiments. A des constructions en terre séchée aux formes allongées où les pièces ouvrent toutes sur deux côtés opposés et se juxtaposent selon un même axe, s'ajoutent des maisons aux volumes plus compacts, aux profondeurs plus conséquentes pouvant accueillir deux rangées de salles. La première série de pièces, tournées vers la cour, reçoit plutôt les chambres ou les réserves, tandis que les pièces mitoyennes ouvrant du côté opposé, parfois sur rue, sont plutôt destinées au négoce.

L'usage de la brique cuite n'est pas seulement un gage de solidité. Le chantier s'en trouve considérablement raccourci car il n'est plus nécessaire d'attendre le séchage au soleil des bandes de terre, successivement posées les unes sur les autres, pour emménager. Pour assembler les briques, les maçons font usage d'un mortier fabriqué à partir de la cuisson des coquillages des plages et des huîtres des palétuviers, technique connue en Europe depuis l'Antiquité, particulièrement adaptée aux régions tropicales où la mangrove prolifère dans les zones lagunaires.

L'usage de bois importés s'explique également par les manques de savoir faire. Faute de pouvoir tailler des bois résistants comme l'iroko ou le fromager dont le façonnage exigerait un appareillage inexistant dans la région, les habitants se contentent d'user de bois tendres, que les termites rongent doucement. Aussi, les traitants préfèrent faire venir du Brésil des poutres taillées dans d'autres bois, plus solides et plus résistants, qui accroissent les portées entre tous les murs, et augmentent la surface des pièces, tout en gardant certaines proportions (contrairement aux constructions couvertes de troncs de palmiers ou de rônier, dont la fragilité limite à environ quatre mètres la profondeur maximale d'une pièce).

La solidité accrue des murs et des poutres rend possible la couverture des toitures par des tuiles, ainsi que l'ouverture de plus grands orifices pouvant accueillir les châssis en bois des

⁴⁰ Cf ? Peter Mark, op. cit.

portes et des fenêtres, apportés de Bahia, comme le mobilier. Certains traitants ajoutent parfois un élément décoratif pour distinguer leur habitation, en entourant portes et fenêtres d'une moulure en stuc, badigeonnée à la chaux, comme cela est d'usage depuis longtemps au Portugal comme au Brésil⁴¹.

L'habitat « à la Portugaise ou à la Brésilienne » reste très marginal. La « loge » du traitant (qualifiée par les Français de factorerie) est pour l'essentiel, composée de constructions en terre « de barre » séchée, semblables dans les formes aux habitations des autochtones⁴². Ceux-ci composent l'essentiel du peuplement du comptoir, se comptent en milliers, et leur habitat, réunit la lignée « libre » et la ou les lignées d'esclaves domestiques, présents depuis une ou plusieurs générations, et parfois métissés avec la famille du maître⁴³. Cette communauté peut réunir plusieurs centaines de personnes en un même domaine, matérialisé par une enceinte de terre ou de paille tressée, où les différences de statut social ne s'expriment pas par l'habitat. Les constructions, quels que soient leur occupant et leur usage, sont toutes en terre, rondes ou rectangulaires, et couvertes de toitures en paille ou en feuilles de palmiers séchées.

Quant aux esclaves destinés à la traite, ils ne sont pas mélangés aux esclaves de « case ». Selon les époques, selon l'intensité de la traite et son statut (légal ou illégal), ils peuvent être enfermés dans quelques pièces des forts des compagnies de commerce, dans les maisons des traitants, ou bien dans des cabanes construites dans des enclos, les « baraccon » (du portugais baracca – baraque), le temps d'être vendus et embarqués sur les navires⁴⁴. Le caractère irrégulier voire intermittent de la traite et la brièveté de leur séjour dans le comptoir expliquent le peu d'investissement matériel pour les contrôler. Quelques soldats armés et les chaînes attachées aux pieds, qui les réunissent depuis leur départ des lieux où ils sont capturés, suffisent pour les empêcher de s'enfuir.

Jusqu'au milieu du XIXe siècle, les Afro-Bréiliens n'ont guère les moyens de se singulariser. Leurs conditions de vie demeurent précaires, soumises à aux injonctions des chefs africains. Leur principale source de revenu, la traite, exige une alliance avec les traitants. Parfois, ils résident dans leurs loges ; le plus souvent, ils habitent dans des concessions louées aux indigènes. Mais leur savoir faire en matière de construction sont repérés par les traitants qui font appel à eux pour bâtir leurs habitations. Dès 1820, la famille Lawson, qui contrôle le comptoir d'Anecho, leur demande de leur édifier une résidence « royale » dans le style brésilien.

Il faudra attendre l'installation des autorités anglaises et françaises pour qu'à leur tour, ils investissent dans le logement. En même temps qu'ils se bâtissent des habitations, certains récupéreront les maisons des traitants portugais expulsés de plusieurs comptoirs.

L'apparition d'un genre architectural spécifique

⁴¹ Cette « tradition » se remarque aussi dans les maisons de traitants à Saint-Louis du Sénégal et à Rufisque, où les encadrements décoratifs de portes sont attribués aux Portugais (originaires sur cette côte du Portugal).

⁴² Le domaine du Chacha à Ouidah, encore semblable à une vaste concession (figure n°1), illustre cette première forme d'habitat, encore très proche de l'habitat vernaculaire.

⁴³ Il est difficile d'établir un rapport quantitatif précis ou moyen entre la population esclave (la plus nombreuse) et la population « libre ». Le Chacha de Souza aurait à certaines époques disposé de plusieurs dizaines de milliers d'esclaves. Il aurait également eu une cinquantaine d'enfants légitimes, ce qui augure d'un groupe parental assez large. L'esclavage est présent dans toutes les strates de la société et toute famille libre dispose de captifs qui servent dans la maisonnée ou travaillent dans les champs, qui eux-mêmes peuvent avoir des captifs de plus bas rang. Cf. Claude Meillassoux 1986 op. cit.

⁴⁴ Cf Robin Law pages 132-137.

Le milieu du XIXe siècle est un moment de mutation économique. La disparition de la traite a des conséquences multiples. La source principale du pouvoir des souverains s'éteint et la culture de plantation ne leur apporte pas les mêmes bénéfices. Le groupe des traitants négriers perd également sa source de revenu et les récalcitrants sont chassés par les nouvelles autorités, anglaise et française, implantées à Lagos et Porto-Novo. Quant à tous ceux qui profitaient de ce négoce, ils doivent pour survivre se mettre au service des nouveaux acteurs économiques.

Les conséquences se lisent aussi dans la modification des circuits commerciaux avec le monde extérieur. Les relations économiques avec le Brésil iront en s'amenuisant, les navires remplis de tonneaux d'huile de palme, affrétés par les maisons de commerce occidentales rejoignant désormais les ports européens.

Dans un contexte où elle aurait pu également disparaître, la communauté afro-brésilienne va au contraire profiter de ces mutations pour trouver sa place dont témoignent ses nouvelles formes d'habitat.

Leur volonté d'investir dans ce secteur est liée à leurs conditions d'implantation. A la même époque, s'installent des maisons de commerce européennes dont l'habitat passera plus inaperçu. Leurs représentants n'ont comme projet de que demeurer le moins de temps possible, le temps d'amasser un pécule conséquent, dans ces terres réputées à juste titre dangereuses pour leur santé (malaria et fièvre jaune sont toujours endémiques et laminent également cette population). Aussi, ils répugnent à investir dans des biens immeubles, dont ils n'usent que temporairement, et qui n'ont pas de valeur marchande (y compris dans la construction d'une église, comme s'en plaindront les missionnaires). Souvent, ils logent dans des maisons « à loyer », en particulier celles bâties par les Afro-Brésiliens qui les leur louent. Les principales traces matérielles de leur présence dans les comptoirs seront les grands entrepôts en briques ou en pierres importées, bâtis pour stocker les marchandises.

A l'inverse, les Afro-Brésiliens, rejetés du Brésil ou n'y trouvant plus économiquement leur place, même s'ils conservent des liens avec ce pays, n'ont pour la plupart pas le projet d'y revenir, et développent un projet d'établissement dans la durée en Afrique, en y fondant des familles. Contrairement aux Européens, inquiets face à un environnement humain et physique nouveau et jugé hostile, les Afro-Brésiliens, même si nombre d'entre eux ignorent ces terres, ne sont inquiets, ni de la présence de populations noires, ni des conditions climatiques et des paysages assez semblables à la côte brésilienne.

Illustration n°4 – les maisons afro-brésiliennes en bordure du marché à Porto-Novo

Leurs constructions ont toutes une fonction de résidence et pour certaines, accueillent une activité commerciale. Les plus remarquables, tant en taille que d'un point de vue décoratif, sont édifiées à l'initiative de commerçants qui y installent leur lieu de négoce tout en y logeant. Lorsque le bâtiment dispose d'un étage, celui-ci accueille le logement, le rez-de-chaussée servant de boutique et d'entrepôt de marchandises. Ce premier type se remarque dans le quartier commercial du comptoir, à Porto-Novo à proximité du marché. Les immeubles, alignés, mitoyens et implantés en bordure de voirie, composent alors quelques façades urbaines régulières.

Illustration n°5 - une maison afro-brésilienne en rez-de-chaussée

Un autre type de construction « à la brésilienne » se remarque à l'intérieur de parcelles dispersées dans différents quartiers, à vocation plus résidentielle. L'édifice, de moindre taille et souvent en rez-de-chaussée, n'ouvre pas sur la rue. Généralement implanté au centre du terrain, il est destiné exclusivement à l'habitation, et abrite le chef de famille et sa parenté

immédiate. Les autres membres de la famille et les serviteurs logent, comme dans une concession, dans des bâtiments en terre crue, répartis tout autour de la cour. La construction centrale étant parfois occultée depuis la rue par ces édifices ou la clôture, le caractère brésilien du domaine est alors signifié par l'architecture du porche.

Ces deux types présentent un certain nombre de caractéristiques communes. La brique cuite est systématiquement employée pour la maçonnerie, importée, toujours depuis le Brésil mais également depuis l'Europe, où produite localement. En 1857 à Lagos, un Sarde crée une briqueterie qui fabrique également des tuiles⁴⁵.

Cette installation exige un peu de matériel, des moules et surtout un four, qui puisse être porté à une température élevée pour bien solidifier la matière, ainsi que des ouvriers formés pour vérifier la régularité de la cuisson et organiser les différentes tâches, approvisionnement en terre, manipulations, façonnage des briques, pour la plupart encore assurées par des esclaves. La création de cet équipement témoigne d'un accroissement de la demande, liée à la croissance de cette communauté ainsi qu'à la venue d'autres étrangers, Saros de Sierra-Leone et colons, qui tous répugnent à loger dans des « cases ».

Ce mode de production permet d'élever des murs plus facilement modelables que dans l'habitat en terre séchée qui, pour assurer une certaine stabilité à l'édifice, exige de longs linéaires de murs et des épaisseurs importantes au niveau du sol. Des étages commencent à être montés, d'autant les Afro-Bréiliens ne se contentent plus d'élever les murs porteurs sur un sol plus ou moins meuble, mais les font reposer sur des fondations, en briques ou en pierre, plus résistantes à la pression et au ravinement. Dans ce même souci de protection contre les pluies, les murs extérieurs sont protégés des intempéries par un crépi.

Néanmoins, les briques du pays, cuites à faible température, sont très friables sous l'effet des pluies et de nombreuses constructions s'écroulent régulièrement. Aussi, l'importation de briques du Brésil puis d'Europe perdure. Néanmoins, le développement de la navigation à vapeur et la construction de coques de navires en métal à la fin du siècle, qui n'exigent plus de lester des cales, accroît le coût de l'importation des matériaux lourds. Les administrations coloniales s'adaptent à cette contrainte en faisant venir d'Europe des structures préfabriquées, en bois, puis en métal, et en n'utilisant les briques que pour remplir les cloisons. A Lagos, le gouverneur finira par faire bâtir sa propre briqueterie, en 1896.⁴⁶

Quant aux Afro-brésiliens qui n'ont toujours accès à ces filières, afin d'alléger le poids des murs de l'étage et les effets de compression qui les bombent et les fragilisent, ils remplacent les murs en briques par un ensemble de piliers, suffisant pour supporter la toiture, et remplissent les cloisons par des panneaux de bois, ajourés en extérieur. Ce mode de construction présente également l'intérêt d'améliorer la ventilation des pièces, qui ne disposent pas d'ouvertures sur deux façades opposées, mais demande le savoir faire de menuisiers qui, au moins autant que les maçons, vont contribuer à transformer profondément l'habitat.

Illustration n °6- rue afro-brésilienne à Lagos

Des charpentiers découpent avec les outils adéquats les troncs des irokos, qu'ils débitent en poutres et en planches, utilisées pour les planchers et les charpentes des toitures. D'autres menuisiers produisent des châssis d'ouvrant, des portes, des fenêtres, des volets et des jalousies. Les plus talentueux gravent ou cisèlent au couteau des motifs décoratifs dans les panneaux.

⁴⁵ Alan Vaughan Richards op cit page 261.

⁴⁶ Cf Liora Bigon, page 57

De leur côté, les administrations coloniales encouragent aussi l'importation de matériaux depuis l'Europe : du bois de pin, coupé au bord de la Baltique, est employé à Lagos⁴⁷. A la fin du siècle, d'autres matériaux seront diffusés dans les villes coloniales, et les Afro-Brésiliens, toujours pragmatiques, sauront les utiliser. Des poutres de métal et des chaînages solidifient les murs et les planchers⁴⁸, parfois recouverts, aux rez-de-chaussée de carrelage ; et le plâtre sera largement employé pour décorer leur habitat.

Peu de tuiles furent utilisées pour couvrir les toitures, alors que ce fut le cas au Sénégal, grâce à leur importation d'Europe. La tôle, qui permet de plus fortes pentes de toitures, supporte mieux la force et à la régularité des précipitations. Dès 1820, elle couvre quelques toitures de Lagos⁴⁹. Son usage se généralise sur cette côte dans les quartiers des « évolués », au milieu du siècle, lorsque la technique de la galvanisation permettra d'abaisser considérablement le coût de sa production.

La présence à Lagos de quelques maisons afro-brésiliennes recouvertes totalement ou en partie d'ardoises témoigne de l'influence du colonisateur anglais qui les importera de la métropole. L'autorité coloniale est particulièrement attentive aux matériaux de toiture car elle est confrontée à la fréquence des incendies, qui peuvent embraser en quelques minutes les feuilles de palme séchées couvrant les cases des autochtones et détruire les immeubles « en dur »⁵⁰ élevés à proximité. Les législations mises en place visent à interdire l'usage dans la construction de certains matériaux facilement inflammables : la paille, utilisée pour les toitures, comme les feuilles séchées de palmier, également employées entre les poutres des planchers en étage, pour supporter la couche de terre. Elles ne peuvent concerner l'ensemble du territoire urbain, les autochtones n'ayant pas les moyens d'acheter de la tôle, et ne sera rendue applicable que dans les quartiers des « évolués », contribuant ainsi à produire des quartiers socialement et physiquement homogènes, et à exclure les « Indigènes ».

L'apport des Afro-Brésiliens ne réside pas dans l'usage de nouveaux matériaux, qui sera surtout le fait des colons européens. En revanche, ils développent des techniques peu utilisées jusqu'alors (moulage, cuisson et montage des briques, découpage du bois...), et introduisent une organisation entrepreneuriale (atelier composé d'artisans confirmés et d'apprentis), calquée sur celle qui existait au Brésil.

Illustration n° 7 - principes constructifs

Le principe le plus structurant spatialement des constructions afro-brésiliennes, consiste à concevoir le plan du rez-de-chaussée, et éventuellement celui de l'étage, comme un ensemble de pièces, communiquant entre elles sur plusieurs côtés et conférant à l'édifice une allure plus compacte que l'habitat vernaculaire, que renforce l'étage lorsqu'il est présent. Cette densification constructive ne résulte pas vraiment du manque de place, mais de la volonté de distinguer cet habitat et de l'adapter à la fonction commerciale en stockant les marchandises dans tout ou partie du rez-de-chaussée.

La présence de pièces moins bien ventilées naturellement, car ne disposant pas d'ouvertures sur deux côtés opposés, conduit les bâtisseurs à agrandir les ouvertures, en reproduisant les gabarits et les formes présentes dans l'habitat à Bahia. Les combles sous le toit, souvent non utilisées, améliorent l'isolation de l'édifice en créant un vide où l'air peut circuler grâce à des ouvertures dans les murs pignons.

⁴⁷ Cf Alan Vaughan Richards op cit page 253.

⁴⁸ Les bâtiments afro-brésiliens disposant de planchers en béton ferrailé sont plus tardifs, cette technique n'ayant été introduite qu'après 1920.

⁴⁹ Cf Alan Vaughan Richards op cit page 253.

⁵⁰ Entre 1859 et 1892, l'administration recense une quarantaine de grands incendies à Lagos, dont les causes peuvent être criminelles, étant donné la concurrence que se livrent les négociants cf Liora Bigon op cit page 86.

Dans le même souci de protéger les pièces du rayonnement direct du soleil et d'abaisser la température qui y règne, certaines façades peuvent être précédées sur toute leur longueur d'une galerie, espace remarquable dans l'architecture coloniale d'Amérique latine, et développée également en Espagne et au Portugal. Elle fait usage d'espace intermédiaire entre les autres pièces, à usage plus intime, et la rue ou la cour⁵¹.

La présence dans une même pièce et sur un même mur, de plusieurs fenêtres, répond également à ce souci de ventilation et de rafraîchissement. Afin d'assurer une certaine intimité, les menuisiers placeront des jalousies en partie inférieure des ouvertures, les fermeront avec des volets ajourés, et marqueront ces ouvrages de leur sensibilité décorative, tel qu'ils l'ont vu faire au Brésil.

Il n'est cependant pas certain que la chaleur à l'intérieur des pièces ait été perçue comme une nuisance de façon aussi prégnante que chez les Européens, car les Afro-Brésiliens, qui ont déjà connu le climat intertropical, sont accoutumés aux températures élevées. Il est probable que l'envie de reproduire des signes architecturaux propres aux maisons de maîtres explique aussi la présence et la forme des ouvertures et des menuiseries.

Les principes d'organisation spatiale de l'habitat permettent de composer des plans plus complexes, où les pièces ouvrent sur un couloir qui définit deux zones sur un même niveau, l'une étant alors destinée à l'habitation, et l'autre au commerce. Une typologie rigoureuse demeure néanmoins difficile à établir. On peut trouver des analogies avec les maisons de Bahia, appelées « sobrados » lorsqu'un étage est présent, et il semble cohérent que les Afro-Brésiliens reproduisent le modèle spatial en vigueur dans le pays d'où ils proviennent. Mais cette organisation n'est-elle pas aussi celle des maisons de commerçant de bien des comptoirs ? Le principe de réunir en un même lieu la résidence du commerçant et son activité, tout en les répartissant spatialement, ne nous semble ni une spécificité brésilienne, ni une spécificité hispanique, mais répond à une logique assez universelle de proximité de l'outil de travail, permettant un contrôle aisé des biens stockés et la disponibilité du vendeur, toujours proche de son « lieu de vente ».

Brigitte Kowalsky distingue dans cet habitat un « style classique » où toutes les pièces communiquent entre elles⁵², contrastant avec les styles « yoruba-brésilien » et « de Badagry » marqués par la présence d'un couloir, plus remarquable dans les villes du Nigeria, cet espace étant parfois traversant et divisant l'espace interne. Rien ne permet de dire si un de ces formes d'organisation est antérieur à l'autre et résulterait de modèles de référence spécifiques.

Les premiers bâtiments présentent des volumétries généralement parallélépipédiques, aux étages identiques aux rez-de-chaussée, en particulier à Lagos et à Porto-Novo. Les exigences d'alignement et de mitoyenneté étant moins fortes dans les comptoirs que dans les villes brésiliennes, de même que les densités, les constructions pourront être plantées au milieu d'une parcelle, sans voisin immédiat. Les quatre façades seront alors percées d'ouvertures et la construction couverte d'une toiture à quadruple pente, plus stable que deux simples pentes. L'escalier, généralement situé à l'extérieur, peut ordonner la façade principale, être linéaire ou tourner en angle à mi-niveau, voire se doubler en deux volées, ou bien se faire plus discret et être plaqué le long d'une autre façade, voire se glisser à l'intérieur de l'habitation.

Plus les années passent, plus le nombre de maçons augmente, plus les savoirs techniques se diffusent, et plus les immeubles se différencient, tant par la volumétrie que par la décoration.

⁵¹ Ce principe sera repris dans l'architecture coloniale anglaise et française conçue à la fin du XIXe siècle, et sera systématisé par la construction d'une véranda ceinturant toutes les pièces, ce qui ne sera pas le cas dans les maisons afro-brésiliennes, où cet espace, parfois inexistant, ne précède au mieux qu'une façade frontale (ou une portion), généralement celle donnant sur la rue.

⁵² L'usage du terme classique est fait sans doute en référence au principe de communication directe entre pièces toutes alignées, qui caractérise l'architecture classique occidentale.

Mais quelle que soit leur organisation spatiale, on trouve toujours des pièces faisant office de chambre, de salon (pièce intérieure ou/et vérandah). Les fonctions de commerce peuvent être localisées dans une partie ou sur la totalité du rez-de-chaussée (vente et stockage), l'étage servant alors de logement.

Le confort se lit parfois dans la présence d'une salle d'eau, voire de toilette, une pompe permettant d'acheminer l'eau à l'étage. En revanche, les cuisines restent en dehors de la construction, dans des édifices en terre, souvent des constructions en terre de barre disposées dans la cour ou l'arrière-cour. C'est l'espace de la domesticité, des esclaves, que leur statut exclut de la maison du maître, conformément à une tradition bien ancrée. Enfin, malgré l'adhésion à des cultes monothéistes de cette population, les visiteurs occidentaux notent souvent la présence d'autels aux « fétiches », pouvant parfois occuper une pièce entière, reproductions locales des autels des maisons brésiliennes, plutôt dédiés aux Saints et à la Vierge.

Illustration n° 8 - différents types de maisons afro-brésiliennes à Lagos

Ces immeubles sont d'abord bâtis pour les membres les plus fortunés de la communauté qui font appel à quelques artisans, le maître maçon étant responsable du plan. Mais tous ces ouvriers spécialisés s'appuient sur une main-d'oeuvre locale qu'ils forment, esclaves puis employés, et qu'ils envoient parfois se former au Brésil⁵³. Avec le temps, d'autres habitants s'y intéressent et cherchent à y loger, en les louant, voire en en passant commande, comme certains « Saros » : ce groupe, qui n'investit pas les métiers de l'artisanat⁵⁴, cherche également à se distinguer des Indigènes par l'habitat. Néanmoins, ils semblent préférer l'habitat colonial introduit par les Anglais dont ils sont linguistiquement et religieusement plus proches⁵⁵.

L'administration coloniale fera également affaire avec les maçons afro-brésiliens. Les crédits émanant de la métropole ne sont jamais suffisants pour loger et abriter la totalité de l'appareil administratif. Tant à Lagos qu'à Porto-Novo, la capitale du Dahomey⁵⁶, une part des fonctionnaires exercera ses fonctions ou séjournera dans des « maisons à loyer » d'Afro-Brésiliens, lesquels anticipent parfois la demande en développant un parc immobilier : La famille « Branco » possèdera plus d'une vingtaine de maisons, réparties entre Lagos et Porto-Novo⁵⁷.

L'administration anglaise ne cessera de vanter les mérites de cette communauté, de faire appel à ses services et de favoriser sa formation. Dès son arrivée, en 1853, le consul Campbell les reçoit en délégation, écoutent leurs récriminations contre les chefs locaux et leur promet sa protection. En 1872, l'administrateur Henry Fowler remarque leur arrivée régulière à Lagos, et considère qu'il est « désirable de les encourager cette classe de semi-civilisés, à s'installer sur la terre aux environs de Lagos, car ce sont de bons fermiers ». En 1887, le gouverneur de

⁵³ Verger op cit.

⁵⁴ Domaine d'activité qu'ils n'ont pu investir n'ayant pas séjourné au Brésil ; en outre, le pouvoir colonial préfère les destiner à d'autres tâches plus administratives et de gestion, et les envoie à cette fin se former en Angleterre.

⁵⁵ ils sont environ 2500 à Lagos vers 1860, soit une communauté numériquement équivalente aux Afro-Brésiliens de la ville, chaque groupe représentant environ 10% de la population urbaine Cf Liora Bigon op cit page 56

⁵⁶ Contrairement à Lagos, place principale de l'implantation coloniale en Afrique de l'Ouest et future capitale d'un vaste territoire dont la population était et est encore largement supérieure à l'ensemble des autres pays d'Afrique de l'Ouest, Porto-Novo n'est le « chef-lieu » que d'une petite colonie, Le Dahomey, éloigné de plusieurs milliers de kilomètres du centre décisionnaire de la Fédération de l'AOF, Dakar, que les Français contrôlent d'abord pour contrer dans cette région l'influence anglaise à l'est comme à l'ouest (Nigeria et Cote de l'Or –actuel Ghana) et allemande, au Togo.

⁵⁷ Cf. *From slave quarter to town houses* op. cit. page 50.

la colonie de Lagos, le capitaine Cornelius A. Moloney les qualifie cependant de Yorubas rapatriés, les mélangeant probablement avec les Saros, mais il note aussi que « ce qui est appelé par erreur la partie brésilienne de la capitale, composée de marchands, négociants, artisans, marins, laboureurs, ouvriers et autres représentants de la communauté avancée, ordonnée, active, stable et respectable, présente un exemple de citoyens généralement dignes de louanges »⁵⁸.

Enfin, en 1889, Le gouverneur de Lagos, McCullum, officier du Génie et donc concerné par ce sujet, aide à la création par un Yoruba, Mr Cole, d'un institut technologique de formation aux métiers de « l'architecture, la construction, le mobilier et les cercueils » afin que les artisans perfectionnent leurs techniques, en vue de les employer sur les chantiers coloniaux. Dans le même temps, il envoie quelques artisans se perfectionner à Londres au « Public Work Department », qui travailleront un temps sur des chantiers en Angleterre. Ces ouvriers seront ensuite employés pour bâtir l'habitat et les lieux d'exercice des colons⁵⁹.

Illustration n° 9 – une rue du centre de Porto-Novo

A la fin du siècle, l'empreinte brésilienne sur la côte est bien visible, comme le note le Français Edouard Foa qui gère la maison de commerce Régis sur cette côte entre 1886 et 1890 :

« La partie basse (de Porto-Novo) est peuplée de petits traitants étrangers et d'Afro-Brésiliens. Ces derniers développent un habitat qui se distingue des concessions africaines en rez-de-chaussée ; des maisons à étage apparaissent dans la ville, aux couleurs vives et aux formes et aux plans inspirés des habitations bourgeoises du Brésil... A Whidah, à Lagos, à Porto Novo, des noirs brésiliens... occupent actuellement le même rang que les mulâtres réellement brésiliens et sont entre le blanc et l'indigène... ».

Au-delà des différences formelles qui commencent à se manifester ça et là, entre comptoirs, il existe bien des similitudes dans cet habitat, au point d'être identifié tant par les visiteurs que par les habitants comme un genre à part. Néanmoins, en termes d'organisation spatiale et de matériaux, ces constructions ressemblent aussi à bien d'autres maisons de commerce d'autres comptoirs, à Accra ou à Saint-Louis du Sénégal. Leur fonction économique, leur mode de peuplement et le mode de vie des habitants, assez semblables quelles que soient les places, expliquent cette homogénéité constructive.

La comparaison pourrait être également étendue à d'autres terres qui connaissent une économie de comptoirs, la côte est africaine, (Zanzibar, l'île du Mozambique), ou les côtes indiennes (Goa, Gallé...) animée par le même type d'acteurs, parfois de même nationalité, les Portugais, mais aussi d'autres origines Arabe, Indien... On y découvrirait sans doute bien des similitudes dans la façon de bâtir⁶⁰, et peu de liens entre leur habitat et les constructions vernaculaires.

Si l'on ajoute les ressemblances avec les habitats des villes coloniales d'Amérique latine, il est tentant d'analyser ce type d'habitat comme un genre architectural déjà « internationalisé », marqué au fur et à mesure qu'une économie commerciale s'affirme, par des influences

⁵⁸ Verger pages 621-622.

⁵⁹ Ces artisans seront notamment les entrepreneurs de l'hôpital, des bureaux de Lagos Store et des magasins John Holt. A la même époque, en 1887, un afro-brésilien, MJB Dos Reis, reçoit une médaille à l'expo coloniale de Kensington pour une table ronde en ébénisterie. Alan Vaughan Richards op. cit.

⁶⁰ Cette proposition n'est pas contradictoire avec le point de vue de J.M. Vlach, 1984, qui souligne que certains plans de maisons afro-brésiliennes sont des reproductions à l'identique de maisons brésiliennes. Murillo Marx considère qu'il existe un modèle d'organisation spatiale de la maison à étage brésilienne en ville, avec un rez-de-chaussée consacré au commerce avec des pièces communiquant entre elles dans plusieurs directions, et la résidence à l'étage. Une recherche plus approfondie nous conduirait à nous interroger sur les constantes de l'architecture des commerçants.

cosmopolites diverses, mais doté de sa propre logique constructive issue du négoce. Dans cette perspective, il serait de moins en moins poreux aux cultures locales, et le comptoir deviendrait avec le temps une sorte de zone franche, présentant dans certains paysages, une grande autonomie par rapport aux formes constructives autochtones. L'espace colonial urbain, conceptualisé et modélisé à la fin du XIXe siècle et mis en oeuvre au début du siècle suivant, de manière quasi identique par l'Angleterre et la France dans leurs domaines coloniaux tropicaux respectifs, ne semble pas relier ces caractéristiques.

Quant aux signes architecturaux qui permettent de le différencier d'une région à une autre, ils seraient essentiellement liés aux histoires culturelles des négociants, qui les imprimeraient dans l'ordre décoratif, à l'échelle du second œuvre, mais de manière suffisamment forte pour modifier la perception générale des bâtiments et occulter leur uniformité commerciale⁶¹. C'est du moins dans cette optique que nous examinerons l'empreinte baroque de l'habitat afro-Brésilien.

Illustration n° 10 – une maison afro-brésilienne de Lomé

Une spécificité baroque ?

Le marquage baroque des constructions afro-brésiliennes ne s'exprime pas au niveau de la conception architecturale. En Amérique latine et en Europe, les élancements baroques qui s'expriment dans les courbures et contre courbures des murs sont réservés aux édifices de prestige, d'abord les églises, puis aux palais de l'aristocratie (façade principale, chapelle...), édifices singulièrement absents sur la côte africaine. Si l'on examine l'habitat urbain, même en Europe, les courbes disparaissent. D'un point de vue organisationnel, il répond d'abord à des exigences fonctionnelles, et esthétiquement, il mobilise un ensemble de règles inventées à la Renaissance, visant à structurer les façades selon des principes géométriques, qui peuvent varier selon les époques.

C'est essentiellement dans le vocabulaire (les figures et les motifs) et dans une moindre mesure dans la grammaire (la composition des façades), qu'une sensibilité baroque s'exprimera sur la côte africaine. Celle-ci se matérialisera de plusieurs façons, depuis l'ajout de quelques figures autour d'éléments architecturaux jusqu'à un recouvrement complet de l'édifice par des motifs décoratifs.

Il est difficile de distinguer sur cette côte des tendances propres à une époque qui se diffusent à l'échelle d'un vaste territoire et qui deviennent des normes. Les nuances identifiées par certains chercheurs peuvent être associées à une ville où un ou plusieurs artisans développent certains savoir faire et valorisent certains motifs, sans qu'il y ait production d'une nouvelle norme.

Deux chercheurs ont essayé de distinguer des tendances, Johann Shaw et plus récemment Brigitte Kowalski. Le premier⁶², cité par Alan Vaughan Richards et Mme Kowalski, établit une différenciation chronologique et distingue trois phases. Alan Vaughan Richards les décrit ainsi : entre 1850 et 1880, « une attention particulière est accordé à la finesse du détail » ; la caractéristique de la période suivante est l'apparition d'un motif floral, « la fleur de Lagos », sculpté dans le plâtre et remarquable surtout sur les montants des fenêtres cintrées. La

⁶¹ A l'image du mouvement décoratif « néo-régional » qui s'affirme à la fin du XIXe siècle en Europe et se traduit par la production de styles coloniaux. Cf. A. Sinou, Villes et comptoirs du Sénégal.

⁶² Nous n'avons pu retrouver son étude et ses références et ne rapporterons que l'analyse que ces chercheurs retiennent.

dernière phase, dite « fleur du paradis », s'illustrerait par les motifs floraux des mosquées de Lagos⁶³.

Illustration n°11 – le vocabulaire décoratif afro-brésilien

Brigitte Kowalski associe les tendances qu'elle identifie seulement à des lieux, et aux influences qu'ils reçoivent. Elle reconnaît un premier genre « le style brésilien » qu'illustre la Branco House à Lagos, où les motifs décoratifs sont des reproductions de ceux des maisons de Bahia. Le second type s'en différencie par l'apparition d'un motif floral en plâtre, souvent coloré et placé au milieu des moulures supérieures des fenêtres. B. Kowalski préfère appeler cette « Lagos Flower » telle que Joann Shaw la désigne, « le genre de Badagry » en raison de sa présence fréquente dans cette ville. Elle note également que d'autres figures décoratives, originaires d'Europe, étoile de David, coquillage, rubans, peuvent compléter ces motifs sur les façades. Enfin, le troisième genre, le « Yoruba Brazilian style » serait surtout présent à Abeokuta et dans ses environs. Synthèse de plusieurs influences, européennes, brésiliennes et locales, il témoignerait de l'appropriation par les Yorubas de ces formes décoratives⁶⁴.

La première tendance résulterait donc d'une transposition à l'identique d'un modèle brésilien, les deux autres étant soumises à des influences stylistiques occidentales ou yoruba. La localisation de l'une d'entre elles dans une même ville suggère qu'elle peut résulter du savoir faire et de la notoriété d'un artisan établi dans celle-ci, qui peut signer plusieurs dizaines de constructions, voire plus si son entreprise réunit une main-d'œuvre conséquente, soucieuse de reproduire cette marque de fabrique, même une fois le maître disparu.

Les formes de marquage des maisons afro-brésiliennes nous semblent plus diversifiées et plus nombreuses que celles retenues dans ces études pour définir des tendances, ce qui ne signifie pas que celles déjà identifiées n'existent pas, mais qu'elles nous semblent insuffisantes pour établir des genres bien distincts.

En outre, la référence au « baroque brésilien » nous semble trop générale et doit être un tant soit peu précisée, car sur ce vaste territoire, ce sont des milliers de constructions baroques qui seront produites pendant trois siècles. Les historiens de cet art privilégient toujours l'étude des espaces religieux et soulignent que jusqu'à la fin du XVII^e siècle, leur architecture au Brésil s'inspire d'exemples portugais relativement austères (par rapport au baroque espagnol et d'Amérique latine). Les façades de nombreuses églises de Bahia construites à cette époque demeurent rectilignes et les ouvertures, simplement surlignées par des blocs de pierres sombres. Cette simplicité disparaît après la découverte des mines de diamants dans le Minas Gerais au début du XVIII^e siècle, tant en Amérique portugaise qu'au Portugal. L'enrichissement que procure ce négoce permet de faire appel à un plus grand nombre d'architectes qui, en s'inspirant du baroque italien, espagnol et a fortiori sud-américain hispanique, vont prendre plaisir à insuffler des mouvements aux façades des églises, en les faisant onduler et en les ornant dans une tradition churrigueresque⁶⁵.

Cet élan expressionniste trouve son accomplissement dans les églises de Ouro Preto, où les verticalités s'affirment grâce aux colonnades et aux pilastres courant sur plusieurs étages, où

⁶³ Op cit page 265

⁶⁴ Kowalski 2004, 2009.

⁶⁵ L'église franciscaine de Bahia, bâtie en 1703 et 1710 est à la charnière de ce des deux moments stylistiques. Sa volumétrie demeure classique, c'est-à-dire « portugaise », (point de dôme ou de rotonde), juste un plan rectangulaire et des façades rectilignes, celle ouvrant sur la rue et donnant accès au temple étant surmontée d'un fronton et flanquée de chaque côté d'une tour à section carrée. Mais l'édifice, grâce sa décoration, devient « fouillé comme un coffret, envahi par un décor de guirlandes qui, le long des murs, s'enroulent en grosses spirales, de feuilles d'acanthé qui forment consoles ou chapiteaux, autour de quatre statues allégoriques enveloppées et presque submergées par ce délire de motifs Victor L. Tapié 1980, page 421

les façades se creusent et rebondissent comme les courbes des volutes et des contre-volutes, où les clochers s'arrondissent, et où l'ornement envahit l'intérieur et l'extérieur des nefs⁶⁶.

En matière d'architecture civile, le marquage baroque concerne d'abord les demeures des planteurs qui s'inspirent des palais de l'aristocratie terrienne du Portugal, mais qui exigent une décoration plus débordante. Ne dit-on pas que le baroque hispanique et lusophone s'accomplit en Amérique latine, alors qu'il est souvent considéré comme anémié ou dévoyé lorsqu'il est mis en œuvre en Espagne et au Portugal⁶⁷ ?

En revanche, dans les villes brésiliennes, les maisons des artisans et des commerçants qu'habitent notamment les affranchis, ne présentent plus les mêmes caractéristiques spatiales et la même emphase décorative. Leurs moyens sont plus limités, les parcelles de plus petite taille, et les réglementations constructives plus contraignantes. Aussi, Les touches baroques seront plus modestes, (coloration des enduits, fenêtres et porches moulurés, affirmation des horizontales et verticales ...) et mises en œuvre sur des maisons à un étage au mieux, alignées en limite de voirie, adjacentes, et réunies par des toitures à deux pentes qui filent uniformément sur des murs rectilignes. Ces façades urbaines confèrent une identité paysagère à ces quartiers (la ville basse de Bahia par exemple), que des historiens de l'art comparent avec l'habitat des villes et bourgs du Portugal⁶⁸, sans nécessairement lui affecter une connotation baroque, réservée aux édifices de prestige.

Dans les comptoirs africains, Les Afro-Brésiliens s'inspireront de l'habitat des villes brésiliennes et reproduiront les figures décoratives qu'ils peuvent réaliser avec les matériaux disponibles (faute de pierre, les encadrement d'ouvrants seront en plâtre et perdront une part de l'emphase qui les caractérisaient).

Le marquage de la volumétrie s'exprime par une accentuation des horizontalités et des verticalités. Les premières sont figurées par les corniches qui séparent les toitures des murs ou qui séparent horizontalement les façades au niveau de l'étage, ainsi que par des frises, qui souvent se déroulent sur toute la partie basse des murs. Les verticalités sont valorisées, parfois par des colonnes, le plus souvent par des pilastres, en plâtre ou en briques, plus faciles à mettre en œuvre étant donné l'absence de pierre.

Illustration n° 12 – traitement plastique de façades à Porto-Novo

Dans cette optique, Les angles des constructions font l'objet de traitements plastiques, par exemple à travers le modelage en plâtre d'un empilement de fausses pierres ; mais les formes de réponses sont très diverses, de même que les inspirations stylistiques. Le chapiteau corinthien est une valeur sûre, comme la volute, mais les artisans aiment aussi sculpter des formes géométriques, simples ou sophistiquées. Souvent abstraites, elles peuvent être aussi figuratives (étoile...), et présenter alors une dimension symbolique (le croissant dans la mosquée), sans que cela soit non plus systématique.

Ces artifices concourent tous à affirmer la géométrie de l'édifice, tout en l'adoucissant par l'introduction de lignes courbes autour des ouvrants mais également au faîte des toitures. Une

⁶⁶ comme dans l'église dédiée à Saint François d'Assise, bâtie vers 1775 par Antonio Francisco Lisboa, dit l'Aleijahindo.

⁶⁷ Cf. Barbara Borngasser, 1998 qui rappelle que de nombreuses églises du Portugal furent édifiées par des architectes italiens qui cherchèrent au XVIIIe siècle, en particulier sous le règne de Jean V, à reproduire l'architecture romaine, en appliquant à la lettre les règles des traités des maîtres plus anciens (Serlio...), également connus des architectes officiant au Brésil.

⁶⁸ Catherine Coquery-Vidrovitch (2001) établit un lien entre l'architecture afro-brésilienne et l'habitat en Algarve, d'où étaient originaires de nombreux marins portugais.

série de volute peut aussi couronner un mur de refend et masquer partiellement les pentes des toitures.

La composition des façades s'organise à partir des ouvrants, d'un balcon qui court tout le long, mais elle peut aussi s'ordonner par rapport à un axe vertical central, figuré par un porche, un escalier, ou un corps de bâtiment qui avance, pouvant disposer de sa propre toiture. Celui-ci définit alors de part et d'autre deux ailes, souvent identiques. A l'inverse, les volumes des extrémités de la construction peuvent devenir un élément dominant, plus élevés et plus dessinés que la partie centrale.

Les formes des ouvertures contribuent aussi à animer les façades. Plus hautes que larges, elles affirment les verticales et sont souvent surmontées d'un arc, plein cintre ou surbaissé, parfois même en ogives. Des œil-de-bœuf peuvent être ajoutés sur une façade ou un mur de refend pour aérer un comble. Des chiens-assis peuvent également s'échapper des toitures, lorsque les combles, de grande taille, sont susceptibles d'être habités.

Les ouvertures des fenêtres, disposées régulièrement, aussi bien verticalement qu'horizontalement, définissent un rythme que des pilastres et des corniches peuvent accentuer ou modifier. Parfois l'exercice est plus sophistiqué, comme cette façade à pan coupé à Lomé, encadrée à chaque angle par une double colonnade composée d'une alternance de cubes et de cylindres, rappelant au visiteur averti certaines écritures palladiennes. Les ouvertures des toitures contribuent aussi à la composition, placées dans l'alignement des autres fenêtres pour affirmer une verticalité, ou regroupées au centre du toit, juste au-dessus du porche d'entrée pour mieux marquer la centralité de l'édifice, ou encore volontairement décalées pour l'équilibrer.

Illustration n° 13 – une façade « palladienne » à Lomé

Difficile de faire ici l'inventaire des formes rencontrées, qui singularisent chaque bâtiment, et qui témoignent du savoir faire des entrepreneurs, des maçons et des menuisiers, toujours capables d'inventer de nouvelles compositions, qui font tous appel aux mêmes techniques et à un même vocabulaire formel, mobilisé dans chaque projet de manière originale, même s'il est rarement dessiné.

Peut-on, pour autant, à travers ce type d'exercice parler de style baroque ? Ces modalités d'intervention relèvent d'abord d'une démarche qui n'est pas spécifique au baroque, mais marque l'architecture occidentale depuis la Renaissance, que les historiens qualifient de classique, et dont ils ont défini le vocabulaire et les différentes grammaires.

La façade principale, toujours plus travaillée que les autres, est composée selon une géométrie qui affirme verticalités et horizontalités, et définit des axes et des symétries. Elle peut être animée par des figures (frontons, colonnes, pilastres, frises, corniches et bandeaux), et par des volumes qui s'en détachent. Tous concourent à former des reliefs et créer les effets perspectifs.

Cette géométrie est également affirmée par les formes, les emplacements et les rythmes des ouvrants, conçus à la manière des tableaux, au fond desquels s'échappent des scènes de la réalité, magnifiées par les cadres confectionnés dans d'autres matières, qui débordent des murs avec plus ou moins d'intensité. On pourrait ajouter le marquage particulier de l'entrée qui affirme une centralité, des règles de proportionnalité, le jeu entre les pleins et les vides, un répertoire de motifs et de principes d'ornementation, l'introduction de la polychromie, mais il serait bien prétentieux de vouloir synthétiser en quelques lignes les multiples et volumineux traités d'architectures apparus depuis Alberti, qui cherchent tous à définir un idéal esthétique.

Rappelons seulement que c'est dans le choix de ces principes, comme dans la sélection, la fréquence et la régularité des figures et des motifs, que pendant quelques siècles des styles se développent et que des formes se construisent. Lorsque les dynamiques prennent le dessus,

lorsque les courbes font concurrence aux droites, lorsque leurs mouvements vous chahutent, le baroque prend le pas sur le classicisme.

Bien plus que les maisons des premiers traitants, les bâtiments afro-brésiliens, par les connaissances, les sensibilités et le soin apportés par ses artisans, affirment ces principes de composition et les manipulent avec plus de talent. En ce sens, ils introduisent un vocabulaire constructif, pas totalement nouveau dans la mesure où l'habitat local se construit également à partir d'un vocabulaire où la géométrie n'est pas absente, mais plus diversifié, ainsi qu'un art original de composer tous ces éléments.

D'un point de vue formel, ces édifices non plus ne nous semblent pas spécifiquement baroques, mouvement qui s'affirme essentiellement dans une architecture religieuse et palatiale, comme en témoigne la quasi-totalité des ouvrages consacrés à cet art, qui survolent rapidement l'architecture domestique quand elle n'est pas habitée par des nobles. Faute de moyens financiers et techniques pour pouvoir reproduire cette architecture de prestige, les artisans afro-brésiliens tenteront néanmoins, sur leurs habitations, de composition, « classique », d'ajouter quelques signes et quelques rythmes issus du baroque.

Illustration n°14 – maison afro-brésilienne à Porto-Novo

L'élément décoratif le plus récurrent qui distingue ces constructions des autres habitats est le surlignage des ouvertures par des moulures, composées d'une ou plusieurs bandes en stuc, souvent blanches, parfois colorées, qui s'arrondissent aux angles. Des motifs décoratifs, abstraits ou figuratifs, peuvent être ajoutées sur ces bandes ou à proximité, et amplifier ces marquages.

Pour confectionner la moulure, l'artisan use d'un peigne en bois avec lequel il lisse le plâtre humide et lui donne une forme. Quand le dessin se complexifie, il use de règles et d'autres moules pour figurer les frises cannelées, les rubans, les feuilles ou les fleurs. Quant aux formes plus sophistiquées, macarons, chapiteaux, presque toujours corinthiens, elles sont sculptées à l'aide d'outils plus élaborés dans le plâtre mouillé, flanqué à même le mur.

Les fenêtres concourent aussi à singulariser les façades. A petits carreaux, parfois colorés dans des teintes vives, elles ouvrent de différentes façons. Les châssis à guillotine ne sont pas nécessairement d'inspiration anglaise, même si elles plaisent aux colons britanniques qui s'installent dans la région, ce système d'ouverture étant déjà de mise au Brésil.

La façade peut être également différenciée, sur un ou plusieurs niveaux, par une succession d'arcades formant une galerie ombragée. Les arcs plein-cintre ou surbaissés reposent sur des chapiteaux plus ou moins sculptés, couronnant des colonnes généralement épaisses et rondes. L'absence de pierres, une fois de plus, limite la finesse des volumes, qu'apportera à la fin du siècle la fonte importée par les Occidentaux. Plus complexe à mettre en œuvre, cette ébauche de vérandah est réservée aux édifices des notabilités. La galerie couverte n'est pas une innovation dans cette région, comme le rappelle l'architecture des palais yoruba, mais les Afro-Brésiliens apportent ces successions d'arcades moulurées, comme ils en ont vu tant dans les cloîtres franciscains et jésuites du Nouveau Monde.

Illustration n° 15 – moulures et arcades à Porto-Novo

Les motifs des décorations prennent des échelles et des formes différentes selon les matériaux employés et leur emplacement. Les jalousies en bois placées devant les fenêtres dessinent de fines grilles tressées, de même que les cloisons ajourées placées entre les piles porteuses d'une façade, ou entourant un balcon, en le clôturant complètement, à la manière d'un moucharabieh.

La légèreté et la finesse des découpages du bois n'ont pas leur équivalent dans le travail du ciment qui, pour s'agglomérer, exige des formes plus compactes. Les successions de balustres aux ventres renflés façon grand siècle, réunis par des tablettes, également cimentées, rythment souvent les balcons ou soutiennent les mains courantes des escaliers.

L'effort décoratif n'est pas restreint aux seules façades, même si c'est là qu'il est le plus affirmé. Il se manifeste à l'extérieur du bâtiment, notamment lorsque celui-ci ouvre sur une cour privée. Les artisans peuvent alors ajouter, si le rez-de-chaussée est quelque peu surélevé, deux ou trois longues marches bordées de balustrades incurvées, ou bien, devant la porte d'entrée, pour la souligner, monter une petite clôture de balustres renflés, rectiligne ou incurvée. Le perron ainsi délimité sert de transition entre l'habitation et le reste de la concession.

Le propriétaire aime marquer les espaces qui se donnent à voir, l'entrée de la maison comme celle de la parcelle. Lorsque l'immeuble trône dans la cour, les artisans percent dans l'enceinte du domaine, généralement aussi élevée que les murs en pisé des concessions, un porche permettant d'apercevoir la façade principale. Le linteau surmontant les deux piliers, souvent couronnées de pinacles pyramidaux ou en boules, s'achève par un fronton, quadrangulaire, triangulaire, cintré, à pans incurvés, à pans brisés, en demi-cercle, à auvent, ornementé de volutes... Toutes les méthodes sont bonnes pour singulariser l'entrée, jamais rigoureusement identique d'un domaine à l'autre. Et si jamais deux immeubles ou deux porches ont des allures trop semblables, les teintes affirmées des crépis, orangé, terracota, turquoise, cobalt, rose bonbon, jaune canari, plaqués de manière uniforme sur la totalité des murs, ou jouant de contraste avec les bandes plus sombres des soubassement, carmin, bleue Prusse offrent à chaque fois une harmonie particulière, d'autant que les moulures de portes, d'ordinaire blanches, peuvent à leur tour se colorer.

Détails de décoration

Si l'usage du bois, du plâtre, de la chaux pigmentée et du ciment permet une grande diversité plastique, la difficulté de trouver du métal, importé d'Europe, rare et coûteux, et que se réservent souvent les colons, limite le travail du fer forgé et ne produit pas les grilles et les balcons ouvragés remarquables en Amérique latine⁶⁹. De même, l'absence de pierre pouvant être sculptée et soutenir les étages empêche d'élever les édifices au-delà de deux étages⁷⁰ et de développer des figures décoratives, détachées des murs, comme les colonnades, et à fortiori des sculptures ornementales ou des cariatides. Pour compenser ce manque, les artisans ne se lassent pas de travailler le bois des portes, des persiennes et des châssis des ouvrants, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur des habitations. Les chambranles et les portes sont souvent ouvragés, et parfois encadrés par d'autres panneaux de bois, également gravés, qui l'habillent, partiellement ou complètement, et recouvrent certains murs.

Illustration n°16 – les porches des domaines

Illustration n°17 – un intérieur à Porto-Novo

Le mobilier fait l'objet également d'un soin particulier. Des ébénistes confectionnent des armoires, des tables, des chaises, mais aussi des canapés, des méridiennes, des secrétaires, des

⁶⁹ On en remarque néanmoins quelques-unes à Lagos, notamment sur les balcons de la Branco House, sans que l'on sache si elles ont été confectionnées sur place, ou importées du Brésil ou d'Europe.

⁷⁰ Quelques dizaines à Lagos et moins de vingt à Porto-Novo (Kowalski), dont la plupart ont disparu.

fauteuils, des commodes, des guéridons... parfois incrustés de nacre ou d'ivoire, qui s'éparpillent sur les sols carrelés décorés, souvent disposés en damier. Quant aux plafonds, ils peuvent être animés par des baguettes moulurées et des rosaces d'où s'échappent des lustres, autant de figures et d'éléments qui trouvent leurs modèles dans les demeures de leurs anciens maîtres au Brésil, et qui, selon le degré de raffinement, sont importés ou confectionnés dans la cour d'un atelier.

L'importance du travail du bois dans la décoration intérieure ne saurait masquer l'impossibilité d'animer les murs avec ce qui fonde l'expressionnisme baroque, la peinture et la fresque⁷¹, que ne remplacent pas non plus les tentures et les photos qui y sont parfois agrafés. En outre, les effets perspectifs que suscitent des alignements de pièces et d'ouvrants, les hauts volumes des pièces rondes fermées par des coupoles ou des halls où se déploient de majestueux escaliers en pierre, remarquables dans tant de palais baroques, ne peuvent être mis en œuvre dans ces architectures aux surfaces et aux hauteurs limitées.

Illustration n° 18 – Maja House à Lagos

In fine, certains édifices, les plus simples et les plus nombreux, présentent bien des similitudes formelles et spatiales, et semblent s'inspirer d'un même modèle. D'autres, au contraire, sont plus singuliers et témoignent du génie créatif des artisans qui l'ont mis en œuvre ; ils sont pour la plupart situés à Lagos, la ville qui économiquement domine la région⁷² et où est concentrée la plus grande communauté afro-brésilienne, et la plus fortunée.

Dans cette ville plusieurs édifices, notamment ceux bâtis sur Broad Street, Willam Street, Brdfruit street, Garber Square (Maja House, Savage House, Bronco house Vaughan House...) illustrent la première tendance que B. Kowalski qualifie de brésilienne et de classique, correspondant à une logique de reproduction de formes déjà existantes dans un autre environnement, première étape de l'élaboration d'un style.

La Water House, construite dans les années 1870 pour Esan Da Rocha, serait même une réplique de celle où logeait cet Afro-Brésilien dont l'épopée (qui a inspiré le roman de l'écrivain brésilien Antonio Olinto, *Casa de agua*) rend également compte d'un type de procès migratoire, relativement rare⁷³. Il serait l'un des premiers rapatriés à demander aux autorités anglaises le droit d'acheter une terre et de construire un bâtiment, aujourd'hui présenté comme un modèle du style « bahien » ou « brésilien »⁷⁴.

Néanmoins, pour que le miracle visuel baroque s'accomplisse, il manquera sur cette côte une figure architecturale majeure. Les longs murs des maisons basses, qui épousent et répètent les horizontalités terriennes, s'additionnent mais se dispersent et se perdent dans un paysage à deux dimensions, sans tension verticale. Ils ne rencontrent pas les volumes élancés et les façades étroites de la chapelle privée d'une « quinta » portugaise, ou d'une église, contre lesquelles ils buttent sans cesse dans les rues de Bahia, et dont tout le vocabulaire plastique cherche à élever le visiteur vers le ciel. Et celui-ci ne sera jamais non plus saisi par la magnificence d'une nef où les dorures des angelots et des saints, les marbres des murs et le

⁷¹ Et plus tard au Portugal et en Espagne, l'azulejo, qui n'a déjà pas été exporté en Amérique latine, trop complexe à mettre en œuvre, trop fragile ou trop cher.

⁷² Jusqu'à la construction dans les années trente d'un pont sur la lagune qui relie Porto-Novo à Cotonou, le port maritime de la colonie française du Dahomey, les productions économiques de cette région de plantation qui transitent dans le chef-lieu de la colonie arrivent plus souvent à Lagos, facilement accessible par la lagune, qu'à Cotonou, et les transactions qui y sont passées s'opèrent plus souvent en livres qu'en Francs.

⁷³ Né en pays yoruba, ayant appris à lire et écrire à la Mission catholique, il fut enlevé à Lagos, envoyé à Bahia comme esclave où il racheta sa liberté, et revint dans cette ville vers 1870, où il monta une entreprise de production et de vente d'eau potable.

⁷⁴ Termes employés respectivement par Alan Vaughan Richards et Brigitte Kowalski, pour laquelle la Branco house à Lagos est également un bon exemple de ce style.

sourire illuminé de la Vierge, par leur éclat, feraient oublier les étoffes multicolores et scintillantes des mascarades des cultes de Revenants, aperçus un peu plus tôt dans une cérémonie vodoun.

Pour comprendre pourquoi les missionnaires chrétiens, qui entreprennent à la même époque leur projet d'évangélisation, ne profitent guère de ce savoir faire pour bâtir leurs temples en Afrique, il faut rappeler que ce projet n'est plus porté par les mêmes congrégations religieuses qui, en Amérique latine, ont été le fer de lance de la diffusion baroque, en premier chef les jésuites. Les prêtres catholiques comme anglicans⁷⁵ qui débarquent sur les côtes africaines, sont issus d'autres ordres, sont tous marqués par un mouvement religieux en Europe qui revendique un retour aux « sources du christianisme »⁷⁶ et qui trouve dans l'architecture gothique les formes correspondant à cet idéal (grâce aux travaux des intellectuels et des architectes sensibles à leurs thèses (Ruskin en Angleterre, Viollet-le-Duc en France). Last but not least, l'essor du baroque en Amérique latine est indissociable de l'exploitation des mines d'or et de diamants qui en assure le financement.

Dans le contexte de la colonisation de l'Afrique au XIXe siècle, porté essentiellement par des laïques, les théoriciens des nouveaux ordres missionnaires qui conçoivent les projets d'implantation et font dessiner en Europe les plans des églises en terre païenne⁷⁷, proposent d'édifier une architecture religieuse néo-gothique. Les missionnaires présents sur cette côte et chargés de sa mise en œuvre, n'accordent guère d'attention au vocabulaire baroque des maisons afro-brésiliennes, qu'ils considèrent peut-être aussi, comme en Europe, comme des signes d'une dégénérescence du christianisme, dont ils veulent se démarquer. Les temples qu'ils font édifier sont toujours des immeubles austères, aux intérieurs dépouillés. S'ils font appel au savoir faire des Afro-Brésiliens pour les construire, faute de trouver d'autres techniciens, ils se méfient de cette population « mal christianisée », qui pourrait adorer les Saints comme ils vénèrent les vodouns, et ne cherchent pas à mobiliser leurs savoirs décoratifs.

Les artisans les plus célèbres de Lagos à la fin du XIXe siècle, Lazaro Borges Da Silva et Francisco Nobre, furent ainsi envoyés à El Mina et à Ouidah pour aider à la construction une l'église catholique, mais ces édifices ne présentent aucune décoration sur les façades et les tours, animées seulement par quelques ouvertures en ogive, comme presque tous les temples construits à cette époque. Les menuiseries et les sculptures religieuses sont aussi très souvent l'œuvre d'ébénistes afro-brésiliens, faute encore d'autres artisans, comme dans la cathédrale de la Sainte-Croix de Lagos⁷⁸. Dans cette ville où l'administration anglaise n'aide pas à l'installation des missions catholiques, le prêtre chargé de construire la première église dut également s'appuyer sur les Afro-Brésiliens, déjà christianisés, et fit appel à un de leurs maîtres d'œuvre, Francisco Nobre. L'édifice, bâti entre 1878 et 1883, fut sans doute une des très rares églises dans la région qui présente, dans la facture des tours, une inspiration baroque, la nef reprenant des standards constructifs néo-gothiques. L'édifice est détruit en 1933 et remplacé par une construction complètement néo-gothique⁷⁹. Bien que la

⁷⁵ Missions Africaines de Lyon, Mission de Bâle, Ordre de Saint-Gall (Suisse), église méthodiste Wesleyenne...

⁷⁶ Par exemple le mouvement ecclésiologique en Angleterre

⁷⁷ comme les ordres jésuites et franciscains, au XVII et au XVIIIe siècle, qui commandent à des architectes italiens les plans des églises à bâtir dans le nouveau monde, même si les uns et les autres laissent une marge de manœuvre au clergé chargé sur place de la mise en œuvre, notamment en termes de matériaux, afin de les adapter aux conditions locales de production.

⁷⁸ où le menuisier Balthazar dos Reis reçut commande pour la confection de l'autel et de boiseries

⁷⁹ Alan Vaughan Richards pages 256-57 et 265.

communauté afro-brésilienne ait été pionnière dans la diffusion du catholicisme dans la région⁸⁰, leur savoir constructif sera peu utilisé par les ordres missionnaires.

Illustration n° 19 – La première église « Holly Cross » de Lagos

La situation est assez similaire avec les Eglises protestantes, qui s'appuieront sur la communauté Saro, déjà convertie en Sierra-Leone, pour bâtir les temples, de style également néo-gothique. Quelques éléments décoratifs peuvent être attribués au savoir faire des Afro-Brésiliens, comme les chapiteaux à motifs floraux de l'intérieur de la cathédrale anglicane de Lagos, édifiée en 1925 à l'initiative de J. Bagan Benjamin C.E, un Yoruba « saro », devenu éditeur de presse⁸¹.

Baroque profane, tronqué, mais tentation baroque quand même, qui va progressivement concerner non plus seulement une poignée de commerçants fortunés, quelque peu nostalgiques de la splendeur de leurs anciens maîtres, mais une part croissante de la population locale qui apposera sur son habitat les signes architecturaux apportés par les artisans afro-brésiliens.

La confirmation d'un style – la première moitié du XXe siècle

De manière quelque peu paradoxale, si les églises chrétiennes répugnent à manipuler ce vocabulaire baroque, les administrateurs coloniaux, puis les colons venus d'Europe, plus laïques ou moins sensibles aux exigences du dogme, et probablement plus pragmatiques, mobiliseront les savoir faire de la communauté afro-brésilienne.

Lorsque ces hommes débarquent à Lagos, ou Porto-Novo, les deux capitales coloniales, qu'ils soient employés des maisons de commerce, artisans indépendants, ou fonctionnaires du gouvernement, jusqu'au début du XXe siècle, presque tous logent dans des « maisons à loyer » louées à des Afro-Brésiliens. En ces temps de conquête, les moyens financiers sont centrés sur l'effort militaire et non sur la construction.

A Lagos, les gouverneurs anglais repèrent vite les compétences de ces artisans et le confort de leurs habitations. Sir McCallum, gouverneur entre 1897 et 1899, impressionné par leurs réalisations, décide d'envoyer en Angleterre de jeunes Afro-Brésiliens pour compléter leur formation professionnelle en matière de construction. Un peu plus tôt, Sir Alfred Moloney, demanda au menuisier le plus célèbre de la ville, Balthasar, de lui confectionner un siège pour son bureau (le fils de cet artisan, Isaac, créera un peu plus tard une école de menuiserie et d'ébénisterie).

⁸⁰ Une église catholique est construite dans le comptoir de Agoué dès 1845 par Joaquim d'Almeida, un Africain, originaire du pays Mahi, esclave à Bahia auprès du capitaine Manuel Joaquim d'Almeida, puis affranchi, et revenu sur cette côte entre 1835 et 45 faire le négoce d'esclaves. Verger op cit.

⁸¹ Alan Vaughan Richards pages 256

L'administration emploie ces artisans pour bâtir plusieurs édifices coloniaux, même si les plans et les modes de construction (préfabrication à partir de poutres métalliques) diffèrent des immeubles Afro-Brésiliens, et si, dans le même temps, d'autres artisans seront formés ou mobilisés (Saro, population locale, ouvriers envoyés d'Angleterre par le gouvernement ou les firmes qui fabriquent les structures préfabriquées). Néanmoins, grâce à ces commandes, les artisans afro-Brésiliens acquièrent de nouvelles méthodes, (en particulier l'usage du métal pour renforcer les structures porteuses) et confortent leur suprématie. Ces échanges se lisent dans les deux sens : des planchers en ciment armé apparaissent dans les maisons du quartier brésilien⁸², tandis que des « bungalows », conforme aux plans-types élaborés à partir de l'expérience anglaise aux Indes⁸³, et des maisons de commerce s'ornent de figures et de motifs du vocabulaire baroque.

En outre, les investissements coloniaux n'étant jamais suffisants pour financer des bungalows pour tous les colons, nombre d'Européens vivent ou travaillent dans des maisons afro-brésiliennes, plus faciles à construire car ne mobilisant pas de main d'œuvre expatrié et de capitaux publics, et faisant moins appel à des matériaux importés.

De plus, au Dahomey, l'administration française hésite sur la localisation définitive de la capitale de la colonie. Porto-Novo, où elle s'est d'abord installée suite à un accord passé avec le souverain local, présente quelques inconvénients : l'éloignement avec l'océan, (qui conduit à élever un wharf à Cotonou), mais également une trop grande proximité avec Lagos, facilement accessible par la lagune et qui attire les commerçants. Cette hésitation n'encourage pas à investir durablement, d'autant que les moyens affectés à ce petit territoire sont très limités. Aussi, les maisons afro-brésiliennes serviront longtemps pour accueillir les services de la colonie et les colons.

Néanmoins, le nombre de colons demeure peu élevé, et ne saurait à lui-seul expliquer la diffusion, au début du XXe siècle, des constructions de style brésilien sur cette côte. L'évolution des pratiques constructives d'une part de la population locale contribue aussi à cette diffusion.

Celle-ci se lit, dès les années 1920, par la présence de constructions dotées de marques afro-brésiliennes dans des lieux où cette communauté est peu ou pas présente⁸⁴. Ce marquage se manifeste de différentes façons. La plus visible consiste à ajouter des figures décoratives baroques dans l'habitat vernaculaire, aussi bien dans l'habitat rural qu'urbain. Elle peut également se traduire par la construction de maisons « à la brésilienne » par ces artisans, pour de riches Yorubas.

Enfin, le développement d'un habitat urbain dense, grosses villas et petits immeubles, pourrait résulter de la présence des Afro-Brésiliens pour John Michael Vlach⁸⁵ qui repère des maisons à la brésilienne jusque dans la ville de Kano, à plus de cinq cents kilomètres de Lagos et considère que cette diffusion culmine entre 1920 et 1950. Ces nouvelles pratiques constructives seraient en priorité le fait des Yorubas, qui abandonneraient à cette occasion leur habitat traditionnel, la concession, au profit de cette nouvelle forme, plus dense, se développant sur plusieurs niveaux composés chacun de nombreuses pièces distribuées par un couloir.

⁸² Ils contribuent dans un premier temps à solidifier les immeubles, mais leur poids contribue à long terme à fragiliser les murs en briques qui doivent les supporter. Faute de chaînage métallique retenant les briques, les parois flambent sous l'effet d'une pression accrue et se déstabilisent.

⁸³ Cf. Antony D. King, *the bungalow*, 1984.

⁸⁴ Elle se manifeste également par la production de tombes pour des dignitaires Africains, , notamment au cimetière musulman de Lagos Alan Vaughan Richards op. cit.

⁸⁵ *the brazilian house in Nigeria, the emergence of a 20th century vernacular style*, journal of american folklore n°383, 1984

Cette évolution, assez radicale et suffisamment partagée pour que cet habitat devienne un facteur de distinction des Yorubas vis-à-vis des autres habitants dans le pays, résulterait pour cet auteur de mutations sociales que connaît alors cette population. Sa christianisation favorise la monogamie et réduit la taille des familles ; son urbanisation, résultant de l'exode rural, contribue au développement de Lagos, mais aussi d'autres villes, Badagry, Abeokuta. Elle les conduit à des revendications de modernité qui s'expriment par l'adoption de modèles culturels extérieurs. Enfin, l'accroissement et la monétarisation de leurs revenus leur permet de faire appel à des entreprises pour bâtir des immeubles.

Selon JM Vlach, la présence des Afro-Brésiliens et de leur habitat seraient cruciales pour que s'opèrent les mutations des pratiques d'habiter des Yorubas, bien plus que celle des colons, dont l'habitat de référence, le bungalow, ne peut s'adapter à leurs usages: « The Brazilian house had an acceptable social pedigree and by the 1930s and 1940s such houses had already been part of the cultural landscape of southern Nigeria for almost a century. The Brazilian house provided a familiar way to be ostentatious, proud, and modern that was independent of the dictates of colonial rule » (page 16).

Cette thèse ambitieuse, marqué par une pensée raisonnant en termes de modèles culturels, pourrait être aujourd'hui réexaminée, d'autant qu'il ne nous semble pas qu'il existe de manière aussi évidente une organisation spatiale spécifique à l'habitat afro-brésilien, et que les contraintes économiques de la vie urbaine, en particulier la rareté et le coût croissant du sol, peuvent à elles seules favoriser la densification de l'habitat, dont les immeubles afro-brésiliens sont l'expression la plus aboutie alors. Mais au-delà d'un débat qu'il conviendrait d'engager à partir de données plus précises⁸⁶, cette contribution a le mérite de pointer des logiques de diffusion de pratiques. Nous nous limiterons ici à examiner celles qui appartiennent dans cet habitat à l'ordre décoratif, remarquables au Nigeria mais aussi dans deux pays voisins, le Bénin et le Togo, où les Yorubas sont peu nombreux (à l'exception de la ville de Porto-Novo).

Cette empreinte afro-brésilienne dans l'habitat des autochtones est plus ou moins intense. Dans les villes côtières, les plus fortunés revendiquent de vivre dans de telles demeures et en passent commande. Les plus pauvres, se contentent, comme en milieu rural, de bâtir à l'intérieur de la concession lignagère un édifice de plus grande taille, indépendant spatialement des autres, et décoré de quelques signes Afro-Brésiliens, le plus souvent un crépis coloré badigeonné sur un ou deux murs en terre séchée, et des ouvrants bordés de quelques moulures.

Quoique symbolique et ne modifiant pas radicalement l'organisation de l'espace lignager, cette pratique distingue la maison du chef de famille, dont la décoration et la couleur vive de la façade lisse tranchent avec les autres édifices plus uniformes, en terre de barre granuleuse et striée par les pluies.

Cette diffusion « locale » contribue à qualifier l'architecture afro-brésilienne de « style » à part entière dans la région. Le nombre de constructions adoptant ce vocabulaire ne se chiffre plus en centaines mais en milliers. Des formes de production communes engendrent des caractéristiques suffisantes pour l'identifier, adoptées par d'autres groupes, avec pour

⁸⁶ La « yorubisation » de l'habitat afro-brésilien mériterait d'être pondéré si l'on se réfère à nos enquêtes menées dans le pays voisin, le Bénin⁸⁶. A Ouidah, sur 122 constructions inventoriées comme présentant au moins un élément décoratif afro-brésilien (façade avec crépis coloré et ouvrants moulurés), seulement 20% sont occupées par des familles yorubas, 35 % étant habitées par des familles fons, et seulement 20% par des familles afro-brésiennes. Ces rapports, pour être significatifs, doivent être croisés avec la composition ethnique de la population, largement dominée aujourd'hui par les Fons (auxquels appartient le sous-groupe Xweda, propre à cette sous-région).

conséquence l'apparition de logiques d'appropriation et de nouvelles évolutions formelles, dans le temps et dans l'espace.

Sa valeur de distinction se lit dans l'origine de certains acteurs qui commandent de tels édifices. Dès les années 1880, A Porto-Novo, le roi Toffa exige la construction d'une nouvelle résidence et demande à des artisans afro-brésiliens de lui bâtir une maison à étage pour son usage personnel⁸⁷, décrite ainsi par un visiteur français, L. Heudebert, en 1902⁸⁸ :

L'habitation du roi est à un seul étage. Le rez-de-chaussée est principalement occupé par les cases à fétiche et par le logement des gens de service. Les appartements du roi, au premier, se composent de plusieurs pièces parquetées – chambres ou salons -, et encombrées d'objets européens les plus divers ; meubles de salon et de salle à manger, glaces, pianos, pendules, bibelots et coetera... tout ce qu'il y a de plus coetera... Des tapis partout recouvrent le parquet, comme des tapisseries recouvrent les murs,, elles-mêmes recouvertes de toutes sortes de choses suspendues, telles que armes de parade, et de guerres, gravures, photographies, etc etc.

L'édifice, aujourd'hui en ruine, fut construit en briques cuites en provenance de Badagry (ce qui suggère qu'aucune briqueterie n'existait alors à Porto-Novo) et il était déjà couvert d'un toit à deux pentes, en tôle, signe alors de modernité. Les deux niveaux, identiques, sont composés chacun d'une grande salle centrale communiquant avec quatre autres pièces qui ouvrent sur des galeries couvertes longeant deux façades de l'édifice. La décoration a disparu depuis longtemps et seules les arcades et des traces de moulurage autour de quelques ouvertures peuvent laisser imaginer une empreinte afro-brésilienne dans cet édifice dont le plan évoque certaines constructions coloniales

Illustration n°20 – le palais brésilien du roi Toffa à Porto-Novo

Plus singuliers et plus expressifs sont deux immeubles bâtis au début du XXe siècle qui rendent bien compte des variations architecturales de ce genre et des emprunts à différents vocabulaires.

La « villa Adjavon » construite en 1922 à Ouidah présente une morphologie spatiale tout à fait atypique Ce commerçant, originaire d'Accra pour certains et du pays Mahi pour d'autres, fit fortune dans l'exportation d'huile de palme et l'importation de tissus, et se fit construire des résidences dans plusieurs villes côtières (Anecho...). A Ouidah, sa demeure se structure à partir d'un plan original, déployé sur deux niveaux de manière semblable. Le corps central d'habitation, composé à chaque niveau de deux pièces entourées d'une large vérandah sur quatre côtés, est encadré de part et d'autre d'un corps de bâtiment de taille presque équivalente. Ceux-ci prennent dans la composition spatiale, une place prépondérante du fait de leur avancée par rapport au corps principal, et de leur couverture par une toiture en tôle de forme octogonale, assez originale dans la région.

L'immeuble, un des plus imposants de cette ville, se distingue aussi par le motif géométrique récurrent sur tous les piliers de façade, répété à chaque niveau, et par un fronton, de taille relativement modeste, placé au milieu et définissant un axe de symétrie dans la composition. C'est sans doute dans cette figure aux contours arrondis et surmonté de trois pinacles en boule, dans le motif décoratif géométrique et dans les balustres en balcon que se manifeste le plus la patte afro-brésilienne, car en termes d'organisation spatiale, il reprend dans la partie centrale le principe de la vérandah coloniale, tandis que les corps de bâtiments latéraux présentent des volumétries et une absence de décoration, qui les font ressembler à ceux de bien des maisons de commerce.

⁸⁷ Son attitude rappelle celle, un siècle plus tôt, de l'Oba de Lagos qui se faisait bâtir un palais « à la portugaise » recouvert de tuiles avec des colonnes en fonte.

⁸⁸ in Porto-Novo, Atlas historique, page 154.

Illustration n° 21 - la villa « Adjavon » à Ouidah

Architecture atypique⁸⁹ voire bâtarde, la villa Adjavon montre comment, au début du XXe siècle, les savoir faire des acteurs de la construction, Afro-Brésiliens, colons, commerçants et leurs traditions constructives respectives, se rencontrent et dialoguent dans un même projet, au point de ne plus savoir comment exactement la qualifier : une maison de commerce "afro-brésilio-coloniale" ? Le genre n'est pas encore déposé...

Plus singulier encore est l'édifice commandé à Lagos par A.W.V. Thomas, un Yoruba né à Oyo, éduqué à la « CMS Grammar School of Lagos », et qui, après des activités dans le commerce, puis un emploi dans l'administration coloniale, devient un heureux homme d'affaire. Sa fortune le conduit à faire édifier par les artisans afro-brésiliens un des édifices les plus grandioses alors de la cité.

Dénommé « Eburn house », cet immeuble achevé vers 1913 présente une grande originalité spatiale et formelle. L'édifice, déjà de plus grande emprise au sol par rapport aux autres constructions afro-brésiliennes présente une volumétrie complexe du fait d'avancées par rapport au corps principal, et surtout par sa hauteur, unique à l'époque. L'étroite partie centrale de la façade principale, en avancée sur rue, se déployait sur quatre niveaux et était originellement couronnée d'une coupole, créant un axe vertical puissant, proche de la tour, totalement nouveau par rapport aux maisons afro-brésiliennes « classiques », où les horizontalités dominent. La coupole disparut rapidement avec le dernier niveau, probablement du fait des précipitations, ce qui tronqua le corps central, limité à trois niveaux, et couvert alors d'un toit terrasse entouré d'une balustrade. Le corps principal d'habitation est couvert d'une toiture en tôle à quatre pentes, d'où s'échappent, au-dessus des façades latérales, plusieurs chiens-assis.

Illustration n°22 – Eburn House à Lagos

La modénature de la façade sur rue n'en est pas moins singulière dans sa composition. Un rez-de-chaussée partiellement occupé par une galerie couverte bordée de piliers massifs et ronds, peut-être inspirés de l'architecture yoruba, et de chapiteaux complexes où l'on reconnaît feuilles et volutes baroques, qui supportent des arcs fortement moulurés, surmontés de couronnes sculptées dans les murs. Les étages sont percés de très larges ouvertures s'achevant en arcs, seulement séparées les unes des autres par de fines colonnes qui supportent la partie supérieure du mur richement décoré de courbes sur les deux ailes, tandis que la célèbre « Lagos Flower » s'affiche au-dessus de la grande baie vitrée du corps central. D'autres figures décoratives ornent les murs à pans coupés des angles de l'immeuble où l'on reconnaît l'étoile à six branches et d'autres motifs floraux, comme si les artisans avaient voulu imprimer dans cette construction toute la diversité de leurs savoir-faire.

Le caractère atypique des constructions bâties dans les années vingt/trente se manifeste à différents niveaux, volumétries, plans, façades, décoration, toitures... Toutes ces déclinaisons indiquent la difficulté de trouver un ou plusieurs modèles et soulignent la diversité des formes spatiales qui, tout en s'inspirant de l'architecture domestique brésilienne, empruntent çà et là à d'autres signes architecturaux, notamment ceux apportés par les Européens.

Mais ces singularités, ne sont-ils pas aussi des figures nécessaires que l'on puisse parler de « style » que va également conforter la construction d'édifices encore plus singuliers, les mosquées !

⁸⁹ Qui perd une partie de sa singularité lors du remplacement des toitures en tôle par une dalle bétonnée à la fin des années quatre-vingt

Les mosquées

La construction de mosquées d'inspiration baroque n'est pas l'élément le moins paradoxal de l'architecture afro-brésilienne. Elles résultent à la fois de l'initiative de cette communauté et de la volonté d'acteurs musulmans originaires du monde yoruba.

La déportation des esclaves en Amérique latine n'a pas fait disparaître les pratiques religieuses développées en Afrique. Si nombre d'entre eux adoptent le catholicisme, une part de ces convertis pratiquent toujours les cultes vodoun, tandis que d'autres conservent à Bahia la pratique de l'islam, en particulier ceux capturés au tout début du XIXe siècle dans les aires culturelles haoussa et peul, au nord du Nigeria. Dans cette logique, certains Afro-Brésiliens, de retour sur ces côtes, demeurent musulmans et construisent à cet effet des temples.

Dans le même temps, à partir de la deuxième moitié du XIXe siècle, l'islam se développe chez les populations locales de cette côte, du fait que cette religion, diffusée depuis les royaumes haoussas musulmans du nord dès la fin du XVIIIe siècle, est autorisée par l'administration anglaise, après qu'elle ait été interdite à plusieurs reprises par les souverains animistes des royaumes côtiers, et en particulier par les Obas de Lagos.

Illustration n° 23 - La mosquée considérée comme la plus ancienne à Porto-Novo

Les premières mosquées construites sont sans doute postérieures à la légalisation de ce culte dans la région (par les autorités anglaises dès le milieu du XIXe siècle à Lagos), alors que les souverains locaux généralement l'interdisaient. La présence d'Afro-Brésiliens et de Saros musulmans à Lagos et à Porto-Novo, même avant que ne migrent dans ces villes des Yorubas islamisés, suscitent la construction de mosquées, d'abord de petite taille, et destinées à ces communautés. Les artisans afro-brésiliens en seront les maîtres d'œuvre et y apposeront des signes de l'architecture baroque⁹⁰.

A Porto-Novo, la première mosquée⁹¹, aurait été bâtie sous le règne du roi Sodji, dans les années 1850, dans le quartier Akpassa. Cette construction en terre de barre est remplacée dans les années 1885 par un bâtiment « à la mode européenne ». A cet effet, la communauté afro-brésilienne à l'origine du projet passe commande de matériel en Angleterre⁹². D'autres mosquées seront construites ultérieurement, disséminées dans les quartiers. Dans les années 1920, Paul Marty en compte une dizaine. Certaines sont en terre de barre, d'autres édifiées à la brésilienne quand elles sont destinées à cette communauté, comme le bâtiment de l'illustration 23, considérée aujourd'hui comme la plus ancienne mosquée de la ville, probablement édifiée à la fin du XIXe siècle ou au début du XXe.

Ce bâtiment, rectangulaire abrite en tout et pour tout une salle de prière, couverte par un toit à double pente en tôle. Seule la façade, en bordure de rue, témoigne de l'influence afro-brésilienne. Une épaisse corniche, qui joint deux pilastres d'angle, sépare horizontalement la

⁹⁰ A Lagos, un fronton en courbes surmonte la façade d'une petite mosquée. Cf. photo Pierre Verger in *From slave quarters to town houses* Marianno Carneiro da Cunha, page 48

⁹¹ La pratique de l'Islam n'exige pas une mosquée, et de simples aires tracées au sol par des pierres peuvent suffire pour prier.

⁹² Marty op. cit.

façade. La partie basse est axée sur la porte d'accès, placée au centre et bordée de chaque côté de deux fenêtres en arc cintré de même gabarit, entourées d'une moulure blanche, et reposant sur un soubassement décoré de fleurs. Ces motifs se remarquent aussi au faite et aux angles du toit, ainsi qu'au milieu des deux pentes, où ils couronnent, à la façon des pinacles deux pilastres intermédiaires s'échappant de la corniche. La composition géométrique de cette façade et sa coloration témoignent du savoir faire afro-brésilien, à l'échelle d'un édifice qui n'a pas de prétention monumentale. Sa fonction religieuse n'est évoquée que par les motifs décoratifs de croissants, associés à des fleurs, au niveau de la toiture. De faible hauteur, il est coincé entre d'autres constructions, aligné sur rue, ne dispose pas de minaret, et n'est visible que depuis la voie qui le longe. Cette discrétion témoigne peut-être de la volonté des autorités coloniales françaises de ne pas voir s'ériger un temple susceptible de concurrencer, par sa hauteur, l'église catholique qui n'a pas alors l'ampleur de la cathédrale, (édifiée à partir de 1924). En outre, la construction de minaret sera dans cette région essentiellement symbolique et décorative, aucune de ces tourelles n'ayant d'escalier permettant de la gravir et de lancer l'appel à la prière, pratique mal supportée par les autorités coloniales.

A peu près à la même époque, un riche commerçant saro, Mohammed Shitta Bey, commande à Lagos au maître maçon Joao Baptista da Costa, la construction d'une mosquée en bordure de Martins Street. La construction, qui coûte 3000 livres intégralement apportées par le donateur, est achevée en 1894 et inaugurée par le gouverneur anglais, Carter et par Edward Wilmot Blyden⁹³. L'édifice présente en termes de taille et d'organisation spatiale des similitudes avec la mosquée de Porto-Novo, ce qui peut suggérer un même maître d'œuvre. Le bâtiment de forme rectangulaire, dénuée de minaret et couvert d'un toit à double pente abritant une salle de prière, présente néanmoins une décoration plus élaborée.

Illustration n° 24 – La mosquée Shitta de Lagos

Deux œil-de-bœuf puissamment moulurés percent le fronton triangulaire du bâtiment, rythmé par trois pilastres aux formes arrondies qui s'achèvent par de hauts pinacles où se mélangent des motifs floraux, supportant une sphère surmontée d'un croissant et d'une étoile. Quatre portes moulurées, toutes de même gabarit et de même facture, encadrent les pilastres et donnent accès à la salle. Les autres mosquées de la cité⁹⁴, édifiées à l'initiative de musulmans plus ordinaires, ne sont alors pas remarquées architecturalement par les visiteurs occidentaux et sont probablement pour la plupart des constructions en terre, plus banales, édifiés par des maçons du cru⁹⁵.

En revanche, le projet de grande mosquée qui est engagé dans les années 1890 va de nouveau mobiliser les artisans afro-brésiliens. L'édifice sera commencé en 1908 par l'entrepreneur de la mosquée Shitta, Joao Baptista da Costa, mais sa disparition pendant le chantier fera que le bâtiment sera achevé par un de ses assistants, Sanusi Aka⁹⁶.

⁹³ Homme politique libérien, né aux îles Vierges d'une famille d'esclaves originaire du Nigeria, et père d'une des formes de « Pan Africanism ».

⁹⁴ Le recensement effectué par les autorités anglaises en 1881 comptent 14000 musulmans sur 42 000 habitants, soit le tiers de la population, 21 mosquées 39 écoles coraniques, 8 autres lieux de culte, et signalent que certains habitants ont accompli le pèlerinage à la Mecque.

⁹⁵ Alan Vaughan +Richards dessine dans son livre quelques croquis de portions de façades de petites mosquées, sans doute de quartier, décorées de volutes et de pinacles, notamment l'Oke popo Mosque, (page 22) dont la date apposée sur la façade, 1964, suggérerait une édification tardive, à moins qu'il ne s'agisse d'un ajout lors d'une rénovation, ce qui semblerait plus cohérent. (mais aucune information complémentaire n'est fourni sur ces édifices).

⁹⁶ Les données factuelles concernant les mosquées de Lagos sont issues des travaux de Alan Vaughan Richards et Kunle Akinsemoyin.

L'édifice, d'une toute autre dimension⁹⁷, atteste des moyens accrus de cette communauté. Il demeure composé d'une seule et vaste salle rectangulaire, consacrée à la prière, couverte de tôles réparties sur deux pentes, mais il dispose de deux tours plantés de part et d'autre d'une façade frontale, conférant à l'édifice certaines similitudes au niveau de la silhouette avec des églises baroques. L'usage du ciment, pour lier les briques et solidifier les murs, facilite leur édification et l'accroissement des portées des poutres. L'accroissement de surface, l'élévation des façades et l'érection de tours minarets contribuent à affecter à l'édifice un caractère plus monumental.

L'empreinte afro-brésilienne se lit aussi dans le traitement plastique. Contrairement à bien d'autres édifices, y compris des mosquées, où le traitement décoratif repose sur les encadrements des ouvrants et l'impression de quelques motifs, tous les murs de la grande mosquée sont traités. Médaillons, fleurs, rubans en volute, peints de différentes couleurs, s'ajoutent au traitement structurel des façades frontales, conçu dans le même esprit que la mosquée Shitta. Une épaisse corniche moulurée isole la partie basse des façades frontales, structurée par quatre arches que séparent d'épais pilastres, de la partie haute, en forme de fronton triangulaire percé de deux fenêtres en arc plein-cintre que bordent deux paires de fines colonnes. Enfin, des volutes, d'une dimension jamais atteinte dans l'habitat, couronnent les arêtes pentues de chacune de ces façades.

Les motifs décoratifs se démultiplient aussi sur les murs latéraux. Ils sont plaqués ou gravés, et s'ajoutent à d'autres moulures, des colonnades, des pilastres, comme si les artisans avaient voulu imprimer sur toutes les surfaces disponibles de l'édifice leurs savoir faire, créant un effet de recouvrement et de mouvement, que l'on peut comparer au désir effréné des architectes baroques occidentaux de tapisser de figures décoratives l'ensemble des murs des églises.

Illustration n°25 – la grande mosquée de Lagos

Ces débordements se lisent également dans la grande mosquée de Porto-Novo qui remplace la première mosquée du quartier Akpassa, très dégradée au début du siècle. Les chefs de la communauté afro-brésilienne rédigent alors une pétition pour demander l'aide de l'administration coloniale afin de bâtir une nouvelle grande mosquée. La proximité d'employés européens des maisons de commerce anglaises qui se plaignent des appels à la prière, conduit le gouverneur français à envisager un autre emplacement, d'autant que le plan de voirie élaboré à cette époque y prévoit le passage de la future avenue Doumergue. Un terrain est trouvé près du grand marché, une subvention allouée, qui s'ajoute aux dons de la communauté musulmane de la ville, et l'ancien édifice vite rasé.

Les chefs de la communauté afro-brésilienne veulent bâtir à cette occasion un édifice plus prestigieux que celui de Lagos. Tant en surface qu'en hauteur, il le dépassera. Bien qu'il présente bien des similitudes avec cette grande mosquée, il n'est pas certain que ses maîtres d'œuvre aient directement participé à sa construction.

Paul Marty, présent à l'époque de la construction, signale que les travaux ont été confiés à l'entrepreneur Pereira et sont dirigés par Ignacio Paraíso et Gonzallo Lopez, les chefs de la communauté, proposition confirmée au niveau de la maîtrise d'ouvrage par Pierre Verger qui indique que Jose Pequeno Paraíso aurait supervisé les travaux (surnom probable d'Ignacio dont le père s'appelait José). D'autres sources indiquent qu'une délégation d'Afro-Brésiliens de Porto-Novo se serait rendue à Lagos pour examiner la grande mosquée avant de concevoir le projet. L'intervention directe de l'atelier de maîtrise d'œuvre de la grande mosquée de Lagos pour cet édifice, proposée par certains, n'est donc pas prouvée, même si les formes de

⁹⁷ Environ 15 X 25 m, soit une surface au sol de près de 400 mètres carrés. Quant aux façades frontales, elles approchent la dizaine de mètres de hauteur, les tours les dépassant.

l'édifice et le traitement décoratif, si semblables (jusqu'au choix des couleurs), militent pourtant pour cette thèse. Le long déroulement du chantier et l'organisation de la maîtrise d'œuvre peuvent expliquer les divergences des différentes sources qui chacune n'apporte qu'une information partielle⁹⁸.

Paul Marty note qu'en 1914, la maçonnerie est quasiment achevée et qu'il ne manque que les crépis et les minarets. Le chantier est alors arrêté, en raison de dissensions apparues au sein de la communauté musulmane de la ville⁹⁹. Il ne reprendra qu'en 1921 et ne sera fini qu'en 1935. Les remarques de Pierre Verger sur ces minarets ainsi que l'observation de la façade où l'on distingue les anciennes pentes des toitures au niveau de la base de chaque tour, confirment qu'elles ont été toutes deux ajoutées, probablement pendant la deuxième phase du chantier. L'édifice, qui repose sur un lit de pierres pour renforcer la stabilité, est plus imposant que celui de Lagos, plus haut (le clocher atteint les 15 mètres et la façade principale dépasse les dix mètres), plus long (presque 30 mètres), et plus large (environ 20 mètres). Cet accroissement des portées est rendu possible par l'édification de murs intermédiaires qui délimitent deux travées latérales encadrant une nef centrale. Le plan demeure identique dans son organisation : tout l'espace est consacré à la prière. L'étage en balcon, qui découpe partiellement le volume, est réservé à certains fidèles (aujourd'hui les femmes).

Illustration n° 26 – La grande mosquée de Porto-Novo

L'accroissement significatif de la hauteur de la façade frontale principale (deux niveaux complets surmonté d'un tympan triangulaire et l'adjonction de travées en rez-de-chaussée modifient profondément ses proportions, et la rapprochent plus des façades types de l'architecture baroque. Cette familiarité est accrue par la présence sur chaque façade latérale d'un autre tympan rectangulaire adossé à la partie la plus haute de la nef¹⁰⁰, qui évoque le transept d'un temple chrétien et le plan en croix, mais l'exercice ici est purement décoratif et ne se lit pas au sol. Enfin, la présence des deux tours, encadrant l'autre façade frontale, évoque plus encore qu'à Lagos les clochers des églises brésiliennes, en raison de leur section carrée, de la forme parfaitement parallélépipédique, et du percement régulier d'ouvertures arquées. Les petits dômes en coupole qui les surmontent, plus proches du vocabulaire architectural de l'islam, ne suffisent pas pour lui conférer une identité de mosquée, car ils sont invisible depuis le sol et à peine remarquables, rapportés à la volumétrie globale de la construction).

Si l'on peut considérer que la mosquée de Porto-Novo présente un volume plus élancé que celle de Lagos et des proportions plus équilibrées du fait du rehaussement des façades frontales et de l'accroissement de leur largeur, elle ne dispose pas d'une décoration aussi foisonnante. Seuls les deux grands tympanes sont recouverts de frises mêlant motifs floraux et géométriques. Néanmoins, l'attention accordée au traitement plastique des pilastres et des corniches et leur répétition rythmée sur toutes les façades, ainsi qu'à la composition toute aussi colorée des ouvertures arquées et de leurs volets, eux aussi gravés de dessins, contribue fortement à animer l'édifice et à lui conférer une connotation baroque. Celle-ci est d'autant plus spectaculaire que l'édifice, élancé et multicolore, contraste avec l'entremêlement d'épais murs de terre, ocres et rouges, des habitations le ceinturant. Cette émotion se poursuit, voire

⁹⁸ L'absence d'un architecte maître d'œuvre et grand ordonnateur du projet, depuis la conception jusqu'aux travaux, contribue à ce trouble. Le dénommé Pereira, identifié par Paul Marty, appartenait sans doute à l'atelier de maîtrise d'œuvre de Joao Baptista da Costa, où les plans ont été très certainement conçus.

⁹⁹ Il existe deux groupes musulmans dans la ville, les « créoles » et les « indigènes », qui s'opposent à de nombreuses reprises et bloqueront le chantier. Cf. Paul Marty op.cit.

¹⁰⁰ Ce type d'intervention est également remarquable sur les façades latérales de la grande mosquée de Lagos, même si elle est plus discrète. Ce détail renforce l'idée d'un même atelier de maîtrise d'œuvre pour les deux mosquées, celle de Porto-Novo, légèrement postérieure dans la conception, étant une déclinaison de la première.

s'amplifie en pénétrant, par des porches moulurés, arqués et décorés de fleurs, dans la grande salle de prière dont la voûte d'un vert bleuté (à l'époque de la visite) est uniformément recouverte d'étoiles.

Illustrations n° 27 - la grande mosquée de Porto-Novo – élévation latérale et plan

L'édifice n'en restera pas là. L'aura de l'islam dans la région accroît le nombre de fidèles, qui décident de bâtir une extension dans les années cinquante, accolée à la partie ancienne et dont le nouveau minaret, au style plus « arabe » est plus conforme aux nouveaux goûts de l'époque ou aux nouvelles influences culturelles qui apparaissent.

Quelques autres édifices de ce type seront construits au début du XXe siècle, comme la grande mosquée d'Abeokuta, moins spectaculaire que celle de Porto-Novo. A Ouidah, un projet sera engagé, une façade sera érigée dans cet esprit, mais dans cette capitale des cultes vodoun où les musulmans sont peu nombreux, il faudra plusieurs dizaines d'années pour que le bâtiment soit achevé, dans un style totalement différent.

A partir des années soixante, les formes architecturales issues du monde arabe et plus particulièrement du Golfe Persique, seront adoptées pour les nouveaux projets de mosquées, parfois financés par les émirats, mais aussi construits à l'initiative des riches commerçants yoruba qui affirment ainsi leur pouvoir et leur notoriété dans les villes.

Dans la deuxième moitié du XX siècle, c'est l'ensemble des pratiques constructives qui évoluent, d'abord en raison de l'importation puis la fabrication du parpaing de ciment. Plus résistant, plus facile à mettre en œuvre et moins coûteux, il supplante vite la brique et d'ailleurs tout autre matériau de construction. Le long de cette côte, seuls ceux qui ne peuvent avoir des revenus monétarisés continueront à utiliser la terre de barre séchée pour leurs habitations. Dans ce contexte, le savoir faire des maçons et charpentiers afro-brésiliens perd de son utilité et de nouveaux modèles d'habitation, venus d'Europe puis du Golfe Persique, fascinent les élites de ces pays.

Les nouvelles élites préfèrent se faire ériger désormais des villas à l'occidentale, où la quantité de béton, de marbre et de verre fumé témoignent de leur pouvoir. En outre, ces groupes, désormais en majorité musulmans, établissent des liens avec les pays du Golfe Persique, accomplissent le pèlerinage à La Mecque, découvrent les copieuses villas des émirs, et demandent aux maçons et aux architectes de leur pays d'en bâtir des copies.

Illustrations n° 28 - la grande mosquée de Porto-Novo – détails

Les bâtisses afro-brésiliennes, sont progressivement abandonnées par leurs occupants, d'autant que certaines villes où ils étaient très présents, Porto-Novo, Anecho, Agoué, sont concurrencées par les cités portuaires, Cotonou au Bénin, Lomé au Togo (Seul Lagos continue sa croissance exponentielle). Les maisons sont squattées par d'autres habitants, bien plus pauvres, souvent des migrants de l'intérieur du pays qui n'ont que faire de ces fioritures décoratives et n'ont pas les moyens d'entretenir ces constructions où ils s'entassent (le processus est identique pour l'habitat colonial). Aussi, les édifices se dégradent doucement et sûrement, jusqu'au moment où, à la suite de fuites continues dans les toitures, des portions de murs s'écroulent. Désertées par les humains, ces maisons deviennent l'habitation des rats, des termites et de colonies de chauve-souris, dont les fientes rongent inexorablement les planchers et finissent par chasser les derniers habitants, réfugiés aux rez-de-chaussée.

De plus en plus dégradés lorsqu'elles sont totalement abandonnées, ces maisons, depuis les années soixante-dix, commencent à être rasées. A Lagos, la croissance urbaine et démographique, et plus particulièrement la pression des marchés immobiliers et fonciers, contribuent également à les faire disparaître. Les promoteurs les remplacent par des immeubles plus hauts, plus denses, et mieux adaptés aux densités urbaines et à la modernité. C'est paradoxalement la relative pauvreté des propriétaires et des occupants de ces immeubles dans certaines villes, qui n'ont pas les moyens de construire « en dur » de nouveaux édifices, qui conduit à leur conservation, même s'ils sont souvent en piteux état.

Cette perte de prestige se lit aussi dans la disparition de la grande mosquée de Lagos, détruite en 1980 et remplacée par une nouvelle grande mosquée conforme aux standards du Golfe, contrairement à celle de Porto-Novo, où les notables musulmans, après avoir songé faire de même, décidèrent de la conserver et même de la remettre en état. La nouvelle gamme de couleurs retenue pour les façades, qui passe d'une dominante pastel (rose, bleu et jaune pâles, identiques à celle de Lagos), à des teintes plus franches (pourpre, jaune d'or, vert olive...), témoigne de l'évolution des sensibilités et montre que la notion de « reprise à l'identique », fondamentale dans la pratique de restauration patrimoniale, n'a pas ici de sens¹⁰¹.

Enfin, faute d'être mobilisés, les savoir-faire visant à produire des moulures et des figures décoratives ainsi que les outils adéquats, se perdent eux aussi doucement et sûrement, ce qui rend encore plus complexe le travail de restauration lorsqu'un afro-brésilien tient à conserver son habitation.

Peut-on pour autant en conclure que la disparition de ce genre architectural est un signe patent de la dislocation sociale et économique de cette communauté ? Une analyse plus approfondie mériterait d'être engagée pour répondre à cette question. Dans les années suivant les indépendances, de nouvelles élites politiques arrivent à la tête des Etats, et les commerçants yorubas prennent une place prépondérante dans la région qui connaît une forte mutation économique (au Nigeria, l'exploitation pétrolière devient la nouvelle source de richesse).

Si ces groupes occultent les Afro-Brésiliens, d'autres signes soulignent toujours leur dynamisme. Si au Togo, le premier Président, Olympio, est assassiné en 1963, laissant place à un régime contrôlé par des militaires issus de régions de l'intérieur du pays et représentant d'autres intérêts, au Bénin, les gouvernements démocratiques, mis en place dans les années quatre-vingt-dix, compteront toujours des ministres afro-brésiliens, malgré les alternances politiques.

De plus, contrairement au Sénégal, où la communauté des « Métis » perd progressivement son pouvoir et quitte le pays, nombre d'Afro-Brésiliens jouent toujours un rôle économique¹⁰² prépondérant, comme le rappelle Urbain Karim Elisio Da Silva : cet entrepreneur, à l'origine du musée afro-brésilien de Porto-Novo, aime se présenter comme un descendant du meneur de la révolte des Malé à Bahia et comme l'homme d'affaires le plus riche du pays¹⁰³. Il est probable que, comme ses collègues afro-brésiliens et yorubas, il habite aujourd'hui une villa construite « à la manière du Golfe ».

¹⁰¹ Cette attitude est contradictoire avec la tradition restauratrice et limite la valeur d'authenticité qui pourrait être attribuée à cet édifice.

¹⁰² Une partie de cette communauté n'est pas toujours facilement identifiable par la consonance portugaise du nom, car certains d'entre eux ont pris des noms yorubas lors de leur installation.

¹⁰³ cf. Patrimoine de l'esclavage, mémoire reconstituée : le Musée da Silva Ana Lucia Araujo, juin 2005.

Conclusion : entre ignorance et oubli

Illustration 29 - architecture afro-brésilienne à Porto-Novo

L'arrêt d'une production architecturale, sa dégradation et sa raréfaction, sont trois conditions nécessaires pour que se mette en place un processus de mise en patrimoine. Elles ne sont cependant pas suffisantes, comme le souligne l'absence de politique de préservation engagée dans ces villes, à l'échelle nationale comme internationale.

L'oubli et l'ignorance sont souvent deux facteurs qui contribuent à bloquer l'émergence d'une démarche patrimoniale. Ces deux notions ne sont pas toujours faciles à distinguer chez les acteurs du processus, bien qu'elles relèvent de logiques assez différentes. L'ignorance se construit dans une relation au savoir, pouvant résulter de l'absence de données, de la difficulté à les traiter, ou d'une incapacité à apprécier cet objet, jugé à un moment donné sans intérêt. Le travail des chercheurs à vocation à combler cette méconnaissance.

L'oubli exprime une relation plus complexe à l'objet, vis-à-vis duquel il y a pu avoir auparavant un stade de souvenance (ces deux postures, présentées comme opposées, sont pourtant toutes deux indispensables au fonctionnement de la psyché). L'oubli mobilise souvent des affects, est rarement un état définitif, notamment lorsqu'il résulte d'un trauma et sert à le panser. Il peut être volontaire, exigé par un pouvoir politique (la promulgation d'une loi d'amnistie à la suite d'un conflit,) ou de l'ordre de l'inconscient (au point parfois de se rapprocher de la forclusion lacanienne – « ça n'a pas existé »).

L'histoire de la mise en patrimoine montre que les postures vis-à-vis des lieux évoluent dans le temps. Un même site peut être oublié, ignoré, mais aussi minoré, concurrencé par d'autres, puis, valorisé, voire survalorisé (Le camp d'Auschwitz passe par presque toutes ces étapes). La production patrimoniale (en tant que figure formalisatrice d'un passé) est une matière vivante, et dans cette perspective, elle nous renseigne au moins autant sur les questions qui traversent les acteurs de ce processus, et sur leur habitus professionnels, que sur l'objet mis en patrimoine et la culture qui l'a produite.

L'oubli et la méconnaissance affectant l'architecture afro-brésilienne, nous semblent relever deux logiques différentes et complémentaires, l'une d'ordre architectural, l'autre plus sociale, qui nous informent toutes deux sur la façon dont cette communauté est appréhendée par des acteurs extérieurs.

Un patrimoine architecturalement incorrect

La mise en patrimoine de l'architecture repose sur l'identification d'un certain nombre de critères (ancienneté, historicité, singularité, modèle, grandeur, authenticité...) dont la conjugaison et le cumul définissent l'intensité patrimoniale¹⁰⁴. La plupart de ces notions posent problème lorsque l'on analyse l'architecture afro-brésilienne et expliquent pourquoi, contrairement à d'autres comptoirs d'esclaves (Ile de Mozambique, Zanzibar), ces villes côtières ne figurent pas sur la liste du patrimoine mondial¹⁰⁵.

La monumentalité physique de l'objet, c'est-à-dire son caractère grandiose, qui en cela témoigne du génie de l'humanité (les pyramides de Guizeh) n'existe pas dans cet habitat aux

¹⁰⁴ formalisés dès le début du XXe siècle par Aloïs Riegl *le culte moderne des monuments*.

¹⁰⁵ Dans ces deux comptoirs, l'usage de la pierre permet de bâtir des fortifications, des églises et un habitat implanté selon une trame, et atteste l'ancienneté des édifices. Il en est de même dans d'autres comptoirs asiatiques fondés par les Portugais et aujourd'hui classés, Goa en Inde, Gallé au Sri Lanka, Macao en Chine...

dimensions contraintes, qui ne peut guère dépasser deux ou trois niveaux et produire de grands volumes, du fait de la fragilité des matériaux employés. Les briques, le plâtre, la tôle, comme les modalités techniques de leur mise en œuvre, par leur simplicité, symbolisent aussi une certaine pauvreté qui peut être associé au caractère primitif de ces sociétés¹⁰⁶. En outre l'absence de matériaux durables comme la pierre limite la durée de vie des constructions et par conséquent leur valeur d'ancienneté.

L'absence de monumentalité et la prédominance de l'habitat dans cette architecture pourraient ne pas être rédhibitoires. Depuis la fin du XIXe siècle en Europe, des quartiers anciens ont été valorisés sans qu'ils n'offrent d'édifices monumentaux¹⁰⁷. Mais la relative banalité constructive et esthétique de chaque bâtiment est compensée par leur homogénéité formelle et leur insertion dans une trame urbaine, Additionnés les uns aux autres dans un territoire bien circonscrit, ces constructions composent des « ensembles urbains », dotés d'une qualité et d'une singularité paysagère.

Cette dimension est exceptionnelle dans l'habitat afro-brésilien, le plus souvent dispersé dans la ville et le territoire. De plus, lorsqu'il est parfois concentré à l'échelle d'un quartier ou de quelques îlots où se regroupe cette communauté, il est mélangé à d'autres types d'habitat. En outre, le processus de dégradation et de raréfaction, qui résulte tout autant la paupérisation et de la désaffectation des occupants, que de la demande foncière, en particulier en milieu urbain, a fait disparaître les rares continuités urbaines qui pouvaient exister. Les quartiers « brésiliens », depuis longtemps, voire depuis toujours composites, ne peuvent être assimilés de ce point de vue à des « centres anciens »

Par ailleurs, en termes d'organisation spatiale, la modélisation est difficile. La compacité, sur deux ou trois dimensions, apparaît souvent comme le seul élément tangible pour caractériser ces volumes, au point de se demander si la maison afro-brésilienne constitue spatialement vraiment un genre singulier par rapport aux maisons de commerce.

Cette question pollue également l'analyse stylistique. Si le traitement plastique mobilise des figures baroques tout en s'appuyant sur une grammaire plutôt classique¹⁰⁸, dès lors que l'on examine les plans des édifices, la logique commerciale prédomine. Hors celle-ci est totalement absente dans l'architecture baroque, portée par des acteurs exclusivement politiques, religieux ou civils¹⁰⁹, dont le génie est de mobiliser des formes pour diffuser les ambitions de la Contre-Réforme et évangéliser le monde. L'absence d'un tel projet chez les Afro-Brésiliens, qui utilisent le catholicisme comme un élément de différenciation culturelle vis-à-vis des populations locales, confirmerait plutôt la « médiocrité commerciale » et par conséquent l'impossibilité d'attribuer une valeur à leur habitat.

En outre, le marquage baroque en Afrique, contraint par l'usage de matériaux fragiles, s'il brille lorsqu'il côtoie des murs en terre séché, supporte mal la comparaison formelle avec l'architecture brésilienne, et plus largement latino américaine, dont la splendeur arrive même à éclipser celle des pays colonisateurs (Portugal et Espagne), provoquant une situation relativement singulière dans l'histoire de l'art où le talent de l'élève dépasse celle du maître.

¹⁰⁶ L'architecture de terre séchée a longtemps symbolisé un état primitif du savoir constructif. A l'inverse, la qualification patrimoniale a toujours privilégié l'usage de la pierre, matériau « noble », défiant le temps, et qui contribue à prouver l'ancienneté et l'authenticité de l'objet, et qui est dans cette région jamais employée

¹⁰⁷ Cf Camille Sitte. L'art de bâtir les villes - l'urbanisme selon ses fondements artistiques, Vienne, 1889, Point seuil 1996.

¹⁰⁸ Cette tension entre baroque et classicisme n'est pas originale, mais traverse l'ensemble du mouvement baroque Tapié, 1957

¹⁰⁹ De manière plus générale, l'architecture commerciale n'a jamais été considérée dans l'histoire de l'art, comme suffisamment savante pour créer des styles.

La pratique constructive afro-brésilienne ne produit pas non plus l'espace de prédilection d'expression du baroque, l'église, en tant que bâtiment, mais aussi lieu de culte¹¹⁰. Le moment baroque est celui où la cérémonie religieuse fait corps avec le bâtiment, où la foule de fidèles se pâme dans le temple gorgé d'or, de marbres, de sculptures et de peintures qui appellent à la communion divine, et que les prêtres, vêtus à l'image du décor, vont susciter en leur adressant le message du christ. En Afrique, ni le christianisme, ni d'ailleurs l'islam, ne suscitent une telle pompe. Malgré la déclinaison baroque de quelques mosquées, les cérémonies les plus fastueuses et les plus mystiques demeurent toujours du côté des cultes vodoun.

Dans cette logique, l'architecture afro-brésilienne ne peut apparaître, aux yeux des spécialistes, que comme une tentative, incomplète, de reproduction d'un style colonial, dans un autre contexte colonial, voire précolonial. Et les jeux savants auxquels se prêtent tant d'historiens du baroque pour identifier les influences entre les différents modèles (portugais, espagnol mais aussi italien), les effets de retour, la part de reproduction et d'innovation, les formes de diffusion¹¹¹, ne peuvent guère être développés sur cette déclinaison embryonnaire, éventuellement « polluée » par d'autres influences.

Last but not least, cette pratique constructive se développe tardivement, mi-XIXe mi-XXe, à une époque où le mouvement baroque qui a marqué les mondes de l'art et de l'architecture pendant trois siècles, est rejeté, supplanté par d'autres styles, plus en accord avec les nouvelles valeurs de la société, tant au niveau civil que religieux. Quelles que soient ses qualités décoratives, la mosquée de Porto-Novo est achevée presque en même temps que la villa Savoye ou que le pavillon barcelonais de Mies van der Rohr, à une époque où l'idée décorative est violemment combattue par les architectes de la modernité. Cette expérience, aussi singulière soit-elle, ne peut être considérée que comme anachronique dans l'histoire de l'architecture. En outre, elle est trop récente pour prétendre à une valeur d'ancienneté.

Mais l'expression baroque ne résulte pas seulement d'un travail purement formel et n'est pas seulement la conséquence d'un projet politico-religieux. La diffusion et la popularité de ce mouvement chez des populations totalement ignorantes des enjeux de la Contre Réforme, en Europe, en Amérique latine comme en Afrique, exigent de s'interroger sur le fond mystique de cet expressionnisme, et sur l'envie de merveilleux, que toute religion cherche à mobiliser pour convaincre les fidèles. Pour évoquer la fascination du baroque dans l'Italie au XVII^e siècle, Guy Tapié écrivait (pages 176-177) :

Il ne faut pas chercher dans les masses paysannes l'origine du baroque venu d'ailleurs, mais cette réforme de la sensibilité a éveillé en elles de durables échos... Le paysan ; il vit d'une existence précaire, livré à ces fatalités qui augmentent sa misère, les intempéries, les épidémies,. Détenteur de recettes plutôt que juge éclairé, de ce qu'il doit faire, il est, un peu partout, réfractaire au raisonnement, mais accessible au mythe. Il est religieux, mais le plus souvent d'une religion diffuse et superstitieuse, sans conscience et sans doctrine. Baptisé et chrétien, il l'est sur un fond tenace de paganisme¹¹². Ouvert au merveilleux, il attend ce qui peut éclairer sa vie, d'ordinaire dure et terne, marquer d'un espoir ou d'une joie, les étapes de l'année, lui procurer une sorte de dépaysement qui l'enchant ou le rassure. C'était par l'église qu'il connaissait l'existence de métaux précieux, l'éclat des marbres et des

¹¹⁰ et, dans une moindre mesure, du palais ou de la demeure du maître (la maison de la plantation coloniale). Palais et temples demeurent dans la construction des styles architecturaux deux figures incontournables pour définir des styles, que la présence de quelques mosquées ne compensent pas. Celles-ci, inspirées des églises de Bahia, peut-être même dessinées par des chrétiens, sont difficiles à insérer dans l'histoire de l'architecture musulmane.

¹¹¹ Exercices voire « figures de style » qui, tout en identifiant des moments de rupture, concourent à repérer des continuités et à construire ce mouvement,

¹¹² Au XVIIe, Rome engage un vaste mouvement d'évangélisation des campagnes italiennes.

couleurs... les populations paysannes, profondément pauvres et habituées à leur misère, bien loin de refuser l'art baroque pour être somptueux et ostentatoire, l'ont accepté à cause de cela, et parfois avec enthousiasme, car il apportait à la monotonie de l'existence sa revanche de lumière.

La dynamique décrite ci-dessus ne peut-elle pas s'appliquer à bien d'autres populations, et notamment aux Afro-Brésiliens comme aux habitants des côtes, yorubas, fons, xwedas, sensibilisés au merveilleux à travers la mystique vodoun, et qui trouvent dans ces formes un durable écho ?

30 – Menuisiers afro-brésiliens de Porto-Novo

Un patrimoine politiquement incorrect.

Néanmoins, plus encore que ses formes imparfaites en Afrique, l'architecture afro-brésilienne souffre, pour être reconnue, des origines des acteurs qui la produisent et de la nature des contextes politiques où ils s'affirment.

L'historiographie de l'art appuie la valeur architecturale d'un édifice au génie de son créateur, mais également à la sensibilité, au goût, voire au raffinement du commanditaire, et plus largement à l'environnement social et culturel qui favorise son épanouissement, la Toscane du XV^e ou la Rome du XVI^e étant des idéaux-types en la matière. Dans cette perspective, les Afro-Brésiliens accumulent bien des handicaps.

Ces créateurs demeurent mal connus, même si quelques individualités sont identifiées¹¹³, dont certaines sont probablement les concepteurs des grandes mosquées. N'étant pas passés par des lieux d'apprentissage renommés, les maîtres d'oeuvre ne sauraient prétendre au rang d'architecte et ne peuvent être qualifiés que d'artisans, d'autant que tous descendent de familles esclaves ou de trafiquants d'esclaves¹¹⁴.

Rares sont les créateurs ayant un tel profil qui aient été retenus dans l'Histoire, même si paradoxalement, c'est dans l'histoire du baroque que figurent quelques exceptions. Au Brésil, le talent de Antonio Francisco Lisboa, dit l'Aleijadinho, et Valentim da Fonseca e Silva, architecte et sculpteur, tous deux mulâtres, le premier étant de surcroît handicapé, est présenté comme le produit miraculeux de l'esprit de la Contre-Réforme, qui arrive à transformer des semi-sauvages (car ils sont tout de même à moitié portugais par leurs pères) en artistes à la gloire du Christ triomphant. Le destin des Afro-Brésiliens, noirs de peau et d'origine, anciens esclaves devenant parfois eux-mêmes trafiquants d'esclaves, et surtout n'étant pas en contact avec les prêtres et les artistes brésiliens engagés dans le projet baroque, ne saurait être comparé à cette exception.

La situation ne change d'ailleurs pas avec la fin de l'esclavage et la colonisation, cette communauté demeurant peu considérée par les Blancs, même si elle les assiste. Aussi, la capacité à produire une architecture de meilleure qualité que celle des colons et des bons chrétiens est difficile à conceptualiser, de m[^]me qu'il ne peut être envisagé que des mosquées puissent être plus belles et plus émouvantes que les églises des ordres missionnaires. De tels points de vue seraient contraires au projet colonial de civilisation du monde, qui présuppose un état d'infériorité des peuples colonisés. Dans la mesure où les architectures inscrites dans le panthéon patrimonial contribuent toujours à hiérarchiser les cultures et à conforter une

¹¹³ Cf. Alan Vaughan Richards et Kunle Akinsemoyin op. cit.

¹¹⁴ Le terme afro-brésiliens peut être employé par des acteurs extérieurs pour qualifier indistinctement ces deux communautés, lesquelles demeurent toujours capables de se distinguer, même si avec le temps, des échanges et des alliances se sont nouées.

histoire de l'art centré sur le monde occidental, il n'est pas certain que ce système de représentation ait fondamentalement évolué.

De plus, cette architecture émane fondamentalement de commerçants, catégorie socio-économique qui n'a été considérée comme ayant des compétences dans la chose artistique que lorsqu'elle contrôle le pouvoir politique et devient le mécène des d'artistes, des intellectuels et des hommes de sciences. Les Afro-Brésiliens se s'inscrivent dans cette logique, et légitiment cette production architecturale non pas par des discours savants mais seulement par un souci de distinction. Aussi, la mise en valeur de cette communauté, bien qu'elle domine économiquement les comptoirs et joue un rôle essentiel dans la société coloniale, tout en gardant une certaine autonomie culturelle vis-à-vis du pouvoir politique, est plus complexe à définir. L'économie mercantile, comme les sociétés coloniales, sont rarement considérées, dans le panthéon des organisations sociales, comme des lieux d'où peuvent émerger de l'innovation et de la créativité, a fortiori de la part des populations non blanches. Lorsque des comptoirs seront inscrits au patrimoine mondial, c'est principalement parce qu'ils « témoignent d'un échange d'influences considérable pendant une période donnée ou dans une aire culturelle déterminée, sur le développement de l'architecture ou de la technologie, des arts monumentaux, de la planification des villes ou de la création des paysages »¹¹⁵, définition qui ne précise pas la nature des échanges, alors que les sites valorisés (église forteresse, parfois la trame urbaine) sont pour la plupart bâtis par des Occidentaux.

Par ailleurs, l'histoire afro-brésilienne ne se construit ni de batailles, ni d'actes grandioses ou symboliques, ne produit ni palais ni fortifications, et ne trouve guère sa place dans l'Histoire hagiographique des royaumes et des nations. La valeur patrimoniale de l'architecture ne repose pas seulement sur ses qualités artistiques ; elle s'appuie aussi sur les événements glorieux que des bâtiments accueillent, qualificatif difficile à attribuer au commerce d'esclaves puis d'huile de palme. En résumé, les maisons afro-brésiliennes ne produisent pas suffisamment de matière historique pour contribuer à construire l'Histoire de cette partie du monde.

Last but not least, sociologiquement, cette communauté ne produit pas de belles généalogies de nobles de chefs, et de valeureux guerriers¹¹⁶. Les Afro-Brésiliens présentent d'abord un profil d'immigré, et se structurent en réseaux, sans qu'un chef ou qu'une chefferie ne se constituent. Cette absence d'organisation politique pyramidale et de groupes sociaux bien distincts complexifie l'identification d'acteurs spécifiquement artistiques. De plus, le génie artistique est généralement considéré comme une forme qui émerge dans des communautés politiquement et territorialement stabilisées (au XIXe siècle, les nations), qu'il contribue d'ailleurs à asseoir¹¹⁷.

La reconnaissance d'un génie à une communauté nomade, « issue de l'émigration », exigerait de réviser bien des schémas de représentation des conditions de développement des savoirs et de l'art, et en particulier de ses logiques de diffusion. Il conviendrait sans doute d'examiner comment l'emprunt, le métissage, le « branchement » (Amselle 2001) sont aussi capables de construire des formes originales. A l'échelle de la production patrimoniale, l'exercice est embryonnaire et rien n'indique qu'il se développe.

¹¹⁵ Critère 2 de la convention du Patrimoine Mondial

¹¹⁶ Même si, ayant bénéficié d'une instruction à l'époque coloniale, cette communauté comprend aujourd'hui nombre de cadres et d'intellectuels.

¹¹⁷ Lorsqu'un certain génie sera attribué à des peuples extra-européens en matière architecturale, ils seront toujours présentés comme des peuples autochtones, l'enracinement dans un territoire étant considéré comme une condition nécessaire à l'affirmation et au développement d'une société (même si paradoxalement l'artiste migre régulièrement, en fonction des dispositions des mécènes)

Plus globalement, c'est toute l'époque où s'affirme cette communauté qui pose problème dans l'histoire mondiale, et pas seulement aux historiens de l'art.

Les Afro-Brésiliens, issus de l'économie de traite négrière, rappellent d'abord cette économie, peu compatible avec la valorisation du génie des hommes et de l'humanité que porte la production patrimoniale. De plus, ils affirment leur pouvoir en s'appuyant d'abord sur ce négoce, puis en investissant l'économie coloniale. Aujourd'hui encore, ils assument leur singularité dans la société et se positionnent comme des « entrepreneurs » et des acteurs de la modernité, ne reniant aucune des activités de leurs ancêtres¹¹⁸. Mais ce point de vue (qu'adoptent aussi les descendants des traitants au Sénégal) n'est pas nécessairement partagé par les autres composantes de la société.

Le désintérêt actuel vis-à-vis de la mise en patrimoine de leur habitat par les nations africaines pourrait être interprété comme l'expression de la difficulté de ces Etats à leur assigner une place édifiante dans leurs histoires nationales. Doivent-ils être considérés comme des auxiliaires coloniaux, comme des avant-coureurs de la colonisation, comme des acteurs à part entière du processus, bien qu'ils soient tous de race noire, ou/et comme des acteurs de la transformation sociale ? La réponse à ces questions est nécessairement complexe, repose sur la capacité pour tous les acteurs du processus à intégrer la traite négrière et le fait colonial dans l'Histoire, et à en produire un récit, reconnu par tous. Mais à ce jour, ces questions sont-elles seulement formulées ?

Ce retour sur la question nationale se décline aussi d'une autre façon. La production du patrimoine bâti est indissociable, depuis le XIXe siècle, des constructions nationales, et les pays africains, indépendants depuis le milieu du XXe siècle, se sont attelés à cet exercice dans des modalités analogues, cherchant dans l'espace bâti des fondements à leur histoire.

Les Afro-Brésiliens ne facilitent pas la mise en œuvre de cette démarche¹¹⁹ dans la mesure où leurs parcours et leurs identités ne s'inscrivent pas à l'intérieur d'une nation. Originaires de différentes régions et aires culturelles de l'Afrique, ils deviennent portugais puis brésiliens, manipulent plusieurs langues, portugais, puis anglais ou français, puis les langues locales, et s'établissent en Afrique dans pas moins de quatre pays soumis pendant un peu plus d'un demi-siècle à différentes autorités coloniales, anglaise, française et marginalement allemande¹²⁰. Une telle diversité ne permet pas d'établir de corrélation simple entre leur architecture et un projet de construction nationale¹²¹.

La disparition de l'architecture afro-brésilienne douce, progressive, presque discrète, présentée comme l'œuvre inéluctable du temps et du climat, ne serait-elle pas implicitement un acte politique, gommant lentement mais sûrement la présence de cette communauté et les questions complexes que ses traces peuvent susciter ?

¹¹⁸ Ana Lucia Araujo note à propos des descendants du Chacha de Souza, qu'ils assument le passé de cet ancêtre trafiquant d'esclaves, qui aurait développé cette activité avec « humanité ».

¹¹⁹ Cette question existe évidemment aussi à l'échelle des groupes ethniques.

¹²⁰ Aujourd'hui, les descendants des Afro-Brésiliens se chiffrent en centaines de milliers. Le chiffre de 350 000 est avancé par Olabayi Babalola J. Yai qui considère qu'ils sont en majorité installés à Lagos. Malgré son accroissement, cette communauté reste peu nombreuse (entre 1 et 2,5%) si on la rapporte à la population de cette ville, forte de plus 8 à 18 millions d'habitants selon les estimations, et de ce pays qui compte environ 150 millions d'habitants (données Banque mondiale), soit bien plus que la totalité des autres d'Afrique de l'Ouest. Au Bénin, Ana Lucia Araujo considère qu'ils représenteraient entre 5 à 10 % de la population (d'environ 8 millions de personnes), soit un pourcentage bien plus élevé.

¹²¹ La difficulté n'est pas seulement propre à cette communauté. Sans doute pour éviter d'attiser des susceptibilités ethniques, Le Nigeria n'a fait inscrire que deux sites au Patrimoine mondial de l'humanité, un forêt sacrée yoruba, surtout célèbre pour les sculptures réalisées par une artiste autrichienne, et un site archéologique remontant au XVIIe siècle, lieu de production ferreuse et de travail de ce métal.

Dans cette perspective, il n'est pas étonnant que les premières actions concrètes menées pour la sauvegarder n'émanent ni de l'Etat ni d'instances internationales, qui n'interviennent que sur demande des Etats, mais de membres de cette communauté. A Ouidah, le domaine du Chacha de Souza demeure entretenu par les héritiers et à Porto-Novo, un entrepreneur afro-brésilien se construit une image hagiographique grâce à l'installation d'un musée dans une maison à étage, restaurée pour l'occasion, en 1998¹²².

Même si ces lieux acquièrent une fonction touristique, cette problématique ne semble pas centrale dans cette ébauche de processus patrimonial¹²³ ; cette dimension du projet vise seulement à essayer de rentabiliser l'investissement (les Afro-Brésiliens sont des hommes d'affaires !). L'enjeu principal est plutôt d'ordre identitaire pour des hommes qui veulent rappeler la place de leur communauté dans la construction de cette société, et le rôle éminent du clan auquel ils appartiennent, dont ils se considèrent comme les « meilleurs » représentants. Le récit développé par cet entrepreneur, qui se présente comme un descendant des esclaves révoltés à Bahia, comme celui tenu par les descendants du Chacha qui auraient pratiqué la traite de manière « plus humaine » (on se demande pourquoi !), sont évidemment sujets à polémique, tant pour les Béninois qu'au sein de cette communauté. Contrairement aux récits lissés des guides touristiques qui tentent de dessiner une Histoire consensuelle, ils émanent d'acteurs particuliers qui reconstruisent une mémoire de leur groupe, évidemment à leur avantage.

Leur démarche ne signifie pas pour autant qu'ils développent un rapport nostalgique vis-à-vis de cette architecture et de ce passé. Ces opérations de restauration sont peut-être simplement une façon d'affirmer leur place et de le rappeler spatialement dans la ville, comme le font dans cette région, depuis quelques décennies, les riches commerçants yorubas, qui bâtissent des mosquées dans les villes pour marquer leur pouvoir, ou depuis plus longtemps encore, certains chefs de cultes vodoun qui n'hésitent pas à déplacer les lieux de rituels (temples, itinéraires cérémoniels, bois sacré...), pour signifier leur autorité.

Le rapport à l'enracinement des populations marquées par une histoire migratoire et ne disposant pas d'assise territoriale ancienne, diffère de celui des communautés sédentaires, établies sur un terroir mis en valeur depuis des générations. Les Afro-Brésiliens appartiennent au premier groupe, et se sont construits dans la mobilité. En l'espace de quelques générations, ils ont connu un double procès migratoire, ont appris et parfois délaissé plusieurs langues, d'origine, portugaise, anglaise, française, yoruba, fon, ont changé à différentes reprises de nom et de religion, tout en en gardant souvent plusieurs. La singularité de leur itinéraire et de leur construction identitaire les conduit à développer un rapport au passé qui, plutôt que de s'appuyer sur le culte de vestiges matériels, que l'on quitte un jour ou l'autre, repose sur d'autres pratiques sociales ritualisées, plus faciles à « transporter ». Aussi, peuvent-ils aujourd'hui investir les nouveaux espaces de la modernité que sont les villas à la mode du Golfe, sans renier leur histoire.

Quelles que soient les limites de ces actions pour engager une politique patrimoniale à l'échelle nationale, voire internationale, elles témoignent de la dynamique d'une communauté, habituée à ne pas solliciter l'appui technique et l'assistance financière d'acteurs

¹²²Cf. Araujo Ana Lucia, 2007. Le bâtiment en question n'est pas un édifice familiale mais a été racheté et fait partie d'un petit complexe touristique monté par cet homme d'affaire qui possède dans la région d'autres hôtels.

¹²³ Alors qu'elle est aujourd'hui posée comme première lorsqu'elle est impulsée par des acteurs institutionnels, et conduit trop souvent à produire des parcs thématiques urbains, destinés en priorité aux visiteurs étrangers : La Habana Vieja » à Cuba, mais nombre de nos villages moyenâgeux européens peuvent aussi concourir dans cette catégorie.

étatiques pour agir, continuant ainsi à construire son autonomie et à assurer sa reproduction¹²⁴.

30 – Dessin et aquarelle de Porto-Novo exécutées en 1993.

On peut évidemment s'apitoyer sur la disparition à court terme de la plupart de ces vestiges ; et les quelques projets de restauration identifiés çà et là ne suffiront pas pour produire des centres historiques et a fortiori des « Brazilands », conformes aux standards de la consommation touristique d'aujourd'hui, aussi clinquants qu'aseptisés.

Faut-il cependant se plaindre de ce manque de boulimie conservatoire ? L'absence de tels décors effacera-t-elle pour autant le souvenir de cette petite colonie d'émigrés, capable de se faufiler dans un contexte complexe de mutations politiques, économiques et sociales, puis d'y trouver une place, au point d'ériger ses savoir faire constructifs en modèles, d'influer sur les pratiques locales, et de susciter aujourd'hui une réflexion patrimoniale ?

L'histoire de la production patrimoniale nous enseigne qu'il existe de multiples dispositifs de mise en mémoire. Les paysages abandonnés ou en ruine, dont se sont emparés tant d'écrivains et d'artistes, ont aussi une efficacité. Le sentiment de perte qu'ils procurent et l'imaginaire qu'ils libèrent, peuvent conduire, bien plus qu'un site parfaitement reconstitué, à s'interroger et à méditer sur la singularité d'un fragment d'Histoire et sur l'originalité plastique de ses traces. En outre, l'absence de toute trace matérielle n'est pas toujours incompatible avec la construction d'un lien imaginaire, avec un lieu symbolisant le passé. Les Afro-Brésiliens n'avaient-ils pas, comme fond commun, une relation de cette nature avec le continent africain lorsqu'ils résidaient au Brésil ?

¹²⁴ Cette opération sera menée rapidement et de manière autonome, contrairement à l'opération engagée dans les années 2000 et achevée vers 2008, concernant la maison afro-Brésilienne « Migan », où la coopération décentralisée française fut lourdement mobilisée.

Bibliographie

Orientation générale

Choay Françoise

L'allégorie du patrimoine, Seuil Paris 1992.

Hobsbawn Eric / Ranger Terence ed.

The invention of tradition University Press of Cambridge 1983.

Traduction française Editions Amsterdam, Paris 2006

Riegl Aloïs

Le culte moderne des monuments. Le Seuil, Paris 1984.

Sources

Dard Charlotte

La chaumière africaine, Noellat imprimeur libraire, Dijon 1824

Foa Edouard

Le Dahomey, A. Hennuyer Librairie, Paris 1895.

Marty Paul

L'islam au Dahomey, Ernest Leroux, Paris 1926.

Verger Pierre (pour tous les documents d'archives et récits de voyage qu'il mobilise)

Flux et reflux de la traite des nègres entre le golfe de Bénin et Bahia de Todos los Santos du XVIIIe au XIXe siècle, Mouton, Paris 1968.

Walckenaer C.A

Collection des relations de voyage par terre et par mer en différentes parties de l'Afrique depuis 1400 jusqu'à nos jours, Paris 1842.

Etudes

Akinjogbin A.

Dahomey and its neighbours 1708-1818, Cambridge University Press, 1967.

Amselle JL

Branchements, anthropologie de l'universalité des cultures, Flammarion, Paris 2001.

Alonge, Marjorie Moji Dolapo

Afro-Brazilian architecture in Lagos State: a case for conservation, PhD These Newcastle University, 1994.

Araujo Ana Lucia

- *Mémoires de l'esclavage et de la traite des esclaves dans l'Atlantique sud: enjeux de la patrimonialisation au Brésil et au Bénin*. Thèse soutenue en octobre 2007 à l'Université de Laval (Canada), en cotutelle avec l'Ehess.

- *Patrimoine de l'esclavage, mémoire reconstituée : le Musée da Silva*. 2005 ? www.africultures.com.

- *Enjeux politiques de la mémoire de l'esclavage dans l'Atlantique sud*, Lusotopie XVI 2009.

Bigon Liora

A story of urban planning in two West African colonial cities : residential segregation in. British Lagos and French Dakar (1850-1930). Edwin Mellen Press Ltd, 2009.

Carnero Da Cumba M.

From slave quarters to town houses, Livraria Nobel, Sao Paulo, 1985.

Caffe Jean / Tidjani-Serpos Noureini

Porto-Novo un rêve brésilien, Karthala Assocle, Paris Cotonou 1993.

Coquery-Vidrovitch Catherine

Luso-Africains et Afro-Brésiliens du XVI au XIXe siècle. Culture matérielle et métissage culturel. Centre Calouste Gulbenkian, Arquivos, volume 42, Paris 2001.

Gnacadja Luc

Le Bénin, in, Rives coloniales, architectures de Saint-Louis à Douala, Soullou Jacques ed, Parenthèses ORSTOM, Marseille Paris, 1993.

Guran Milton

Du bricolage de la mémoire à la construction des Agudas du Bénin. In colloque « aspects du patrimoine afro-brésilien dans le Golfe du Bénin, Porto-Novo Bénin, 30 nov 2001.

Kowalski Brigitte

- *L'héritage architectural afro-brésilien sur la Côte des Esclaves,* 3 volumes, mémoire de recherche approfondie, Paris Ecole du Louvre, sous la direction de Hélène Joubert, 2004

- *La diffusion du style afro-brésilien des cités côtières de la Côte des Esclaves à l'intérieur des pays Egba et Egbado au Nigeria* ,in cahiers africains n° 73, 2007, pp 157-178 Coédition l'harmattan/MRAC Paris

- *Migrations, identities and transculturation in the coastal cities of Yorubaland in the second half of the second millennium – an approach to african history through architecture in Movements, borders, and identities in Africa,* Toyin Falola, Aribidesi Adisa Usman ed. University of Rochester Press, 2009.

- *Acquérir le bois d'ébène : les comptoirs de traite sur la Côte des Esclaves* in « les routes du philanthrope », cahier n°1, avril 2009.

Labouret Henri / Rivet Paul

Le royaume d' Arda et son évangélisation au XVIIe siècle, Institut d'ethnologie, Paris 1929.

Law Robin

The social story of a West African slaving port, Ohio University Press, 2005.

Lulle Thierry

Le Togo, in Rives coloniales, architectures de Saint-Louis à Douala, Soullou Jacques ed, Parenthèses ORSTOM, Marseille Paris, 1993.

Mann Kristin, Bay G. Edna

Rethinking the african diaspora – the making of a Black Atlantic world in the Bight of Benin and Brazil, Frank Cass Publishers London 2001.

Mark Peter**Marx Murillo**

L'art colonial sud-américain, Aurore Editions d'art, Paris 1990.

McNeill John R .

Mosquito empires. Ecology and war in the Greater Caribbean 1620-1914, Cambridge University Press 2010.

Meillassoux Claude

Anthropologie de l'esclavage, PUF Paris, 1986.

Olinto Antonio

A casa de agua, Editions Bloch, Rio de Janeiro 1969

Sanvi Anne –Marie clémentine

Les métis et les Brésiliens dans la colonie du Dahomey 1890-1920, maîtrise d'histoire, université nationale du Bénin, 1977

Sinou Alain / Bachir Oloude

Atlas historique de Porto-Novo, ORSTOM PUB Paris Cotonou, 1985

Porto-Novo, ville d'Afrique noire, Parenthèses Orstom Pub, Paris Marseille Cotonou, 1988

Sinou Alain

Ouidah et son patrimoine, ORSTOM SERHAU, Paris Cotonou, 1991

Villes et comptoirs du Sénégal, Karthala, Paris 1993

Le comptoir de Ouidah, une ville africaine singulière, Karthala, Paris 1995

Tapié Victor L.

Baroque et classicisme, première édition Paris 1957, Hachette Pluriel réédition 1980.

Vaughan-Richards Alan

Le Nigeria, in Rives coloniales, architectures de Saint-Louis à Douala, Soullou Jacques ed, Parenthèses ORSTOM, Marseille Paris, 1993

Vaughan-Richards Alan, Kunle Akinsemoyin

Building Lagos, Lagos, 1976, F. & A. Services, Pengrail Ltd., Jersey

Verger Pierre

Flux et reflux de la traite des nègres entre le golfe de Bénin et Bahia de Todos los Santos du XVIIIe au XIXe siècle, Mouton, Paris 1968

Vlach John Michael

the brazilian house in Nigeria, the emergence of a 20th century vernacular style, journal of american folklore 383, 1984 pp3-22.

Yai Olobayi Babalola J.

Les Agoudas du Golfe du Bénin. Identités, apports, idéologie. Essai de réinterprétation in Lusotopie, Karthala Paris 1997.

SOURCES DES ILLUSTRATIONS

- 1 – Ouidah et son patrimoine - SERHAU
- 2 – Ouidah et son patrimoine - SERHAU
- 3 - Le royaume d' Arda et son évangélisation au XVIIe siècle - ? -
- 4 – Porto-Novo Ville d' Afrique Noire – A. Sinou
- 5 - Porto-Novo Ville d' Afrique Noire – Agence L. Gnacadja
- 6 - Building Lagos – A. Vaughan Richards
- 7 – Rives coloniales – Thierry. Lulle
- 8 – Building Lagos - A. Vaughan Richards
- 9 – Porto-Novo ville d' Afrique Noire – Agence L. Gnacadja
- 10 – Rives coloniales
- 11 – Building Lagos - A. Vaughan Richards
- 12 - Porto-Novo ville d' Afrique Noire
- 13 - Rives coloniales
- 14 - Porto-Novo ville d' Afrique Noire
- 15 - Porto-Novo ville d' Afrique Noire – A. Sinou
- 16 - Porto-Novo ville d' Afrique Noire –
- 17 - Porto-Novo ville d' Afrique Noire – A.Sinou
- 18 - Building Lagos - A. Vaughan Richards
- 19 - Building Lagos - A. Vaughan Richards
- 20 - Porto-Novo ville d' Afrique Noire – Agence L. Gnacadja / A. Sinou
- 21 – Le comptoir de Ouidah – Agence L. Gnacadja
- 22 – Building Lagos - - A. Vaughan Richards
- 23 - Porto-Novo ville d' Afrique Noire – A.Sinou
- 24 - Building Lagos - - A. Vaughan Richards
- 25 - Building Lagos - - A. Vaughan Richards
- 26/ 27/28/29 - Porto-Novo ville d' Afrique Noire Agence L. Gnacadja / A.Sinou
- 30 - Carte postale - collection Gisèle Tiberio.
- 31 - Porto-Novo, un rêve brésilien Jean Caffé